

UNIVERSITÉ DE PARIS-V. RENÉ DESCARTES
FACULTÉ de MÉDECINE COCHIN PORT-ROYAL

ANNÉE 1974

N°

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

PAR

MICHEL BOUISSE

né le 18 Janvier 1949, à PARIS

Présentée et soutenue publiquement le 19

UNE FAMILLE
DE PSYCHIATRES PRIVÉS
AU XIX^e SIÈCLE :

LES DOCTEURS
BLANCHE

Président : Monsieur le Professeur G. LEDOUX-LEBARD

UNIVERSITÉ DE PARIS-V. RENÉ DESCARTES
FACULTÉ de MÉDECINE COCHIN PORT-ROYAL

ANNÉE 1974

N°

THÈSE
POUR LE
DOCTORAT EN MÉDECINE
(Diplôme d'État)

PAR
MICHEL BOUISSE
né le 18 Janvier 1949, à PARIS

Présentée et soutenue publiquement le *19*

UNE FAMILLE
DE PSYCHIATRES PRIVÉS
AU XIX^e SIÈCLE :
LES DOCTEURS
BLANCHE

Président : Monsieur le Professeur G. LEDOUX-LEBARD

UNIVERSITY OF MARYLAND, COLLEGE PARK
FACULTY OF MEDICINE, DEPARTMENT OF MEDICINE

THÈSE

DOCTORAT EN MÉDECINE

PAR
JACQUES BOUSSER
NÉ LE 10 JANVIER 1904 A PARIS



UNE FAMILLE
DE PSYCHIATRES PRIVÉS
AU XIX^e SIÈCLE :
LES DOCTEURS
BLANCHE

PARIS : J.B. BAISSE, 10, RUE DE LA HARPE, 10

*A mes parents,
A ma femme,
A ma belle-famille*

qui m'ont toujours témoigné
affection et compréhension.

A tous mes amis,

pour que jamais l'absence ne vienne.

A Monsieur le Professeur G. LEDOUX-LEBARD,
Professeur à l'Académie de Médecine de Paris,
Electroradiologiste de l'Hôpital Cochin.

qui nous a fait l'honneur d'accepter la
présidence de ce travail et qui nous a aidé
de ses judicieux conseils.
En hommage respectueux.

A la mémoire de

Monsieur le Docteur HUTIN DE VILLEROY

A Monsieur le Docteur S. FOLLIN,

Chef de Service au Centre Hospitalier Sainte-Anne

A Madame le Docteur Y. NEHLIL,

dont nous avons apprécié

l'aide efficace

Je tiens à remercier tout particulièrement
Monsieur P.-A. HÉRISSEY, à qui nous
devons la réalisation technique de cet
ouvrage,

ainsi que les membres de la Société Historique de Passy et d'Auteuil qui m'ont accueilli très aimablement et grâce auxquels j'ai pu retrouver des documents sans lesquels ce travail n'aurait pu s'effectuer.

INTRODUCTION

Étudier une famille de psychiatres français pourrait sembler un travail peu intéressant s'il ne s'agissait de la famille Blanche et si le ^{xix}^e siècle n'en était l'époque.

Le contexte historique et social était pour le moins trouble. Certains ironiques ont pu résumer l'histoire de la France dans la première moitié du ^{xix}^e siècle par ces quelques mots : deux révolutions, deux rois, un président de la République, un empereur. Dans le domaine économique, ni le socialisme, encore à ses débuts, ni la renaissance catholique n'empêcheront la grande crise qui affecte toute l'Europe à partir de 1846. L'apogée de l'urbanisme, l'enrichissement de la bourgeoisie amèneront le « temps des villes » ; et dans leurs quartiers pauvres, parallèlement à la disette et aux épidémies de choléra, « on assiste à une progression de la criminalité, des infanticides, de la prostitution, des suicides et... de la folie ».

La psychiatrie est alors en plein essor depuis Pinel et Esquirol, depuis l'élan humanitaire qui fait regarder avec un peu plus de bienveillance les malades mentaux, depuis qu'ils sont reconnus « malades ». Ce chapitre étant assez vaste, mais nécessaire pour comprendre l'immense renouveau qu'ont fait naître les théories de Pinel, nous le développerons ultérieurement.

Enfin, si l'influence des docteurs Blanche a été marquée

dans le domaine médical, elle ne le fut pas moins sur le plan artistique et littéraire, ce que nous tenterons de montrer grâce aux malades illustres qui ont connu et aimé les deux médecins, qui ont bien souvent écouté leurs conseils, et qui nous ont laissé leurs écrits.

Nous commencerons notre étude de la famille Blanche par le docteur Blanche-Duparc, « médecin distingué de Rouen ». Ses deux fils et un de ses petits-fils furent « aliénistes », puisque c'est ainsi qu'on désignait à l'époque les médecins s'occupant des « insensés ». L'un des frères, le plus âgé, Antoine-Emmanuel-Pascal, fit la plus grande partie de sa carrière à Rouen ; c'est pourquoi nous nous intéresserons surtout à son cadet, le docteur Esprit-Sylvestre Blanche, et au fils de celui-ci, Antoine-Émile Blanche. Tous deux se succédèrent à la direction d'une maison de santé pour les aliénés, installée à Montmartre, puis à Passy. A ces deux établissements se sont rattachés les plus grands noms des arts et des lettres du XIX^e siècle, les uns comme malades auxquels les médecins se dévouaient, les autres comme amis de la famille ; mais tous concourrèrent à faire la grande renommée du nom de Blanche, que peu de gens connaissent encore aujourd'hui, si ce n'est par le nom d'une rue située précisément dans le XVI^e arrondissement.

Le plan de ce travail comprendra quatre parties. Dans la première, nous essaierons de rappeler le contexte psychiatrique dans lequel ont évolué les médecins aliénistes. Puis nous tenterons, à l'aide de citations que nous avons voulu nombreuses, d'établir un portrait de chacun des hommes. Les maisons de santé qu'ils ont fondées feront l'objet d'un troisième chapitre. Enfin nous étudierons dans la dernière partie, et à partir des ouvrages des deux médecins, l'importance qu'il faut leur accorder dans des domaines aussi divers que la psychiatrie et la littérature.

PREMIÈRE PARTIE

CONTEXTE PSYCHIATRIQUE

Le fou « ne pouvant gérer ses biens, on l'interdit, ne pouvant avoir des idées convenables à la société, on l'en exclut. S'il est dangereux, on l'enferme; s'il est furieux, on le lie » (1).

Voltaire, dans cette phrase, ne fait que constater les moyens radicaux que l'on mettait en œuvre au XVIII^e siècle pour se débarrasser des bêtes maudites qu'étaient les « insensés ». Même si certains médecins peuvent écrire que « celui qui voit un fou sans être touché de son état ou qui ne le voit que pour s'en amuser est un monstre moral » (2), aucune thérapeutique n'est envisagée, et les aliénés restent soumis à de durs traitements, confondus avec les prisonniers, voleurs et forçats, et souvent enfermés derrière les mêmes barreaux.

On les retrouve dans quelques services hospitaliers spécialisés, trop rares; mais surtout dans des maisons de santé religieuses, dans des prisons d'état, ou bien dans des hôpitaux généraux où ils étaient isolés dans des « loges »

(1) Voltaire : *Dictionnaire Philosophique*.

(2) Daquin : *Philosophie de la Folie*.

(Bicêtre, Salpêtrière). En 1818, Esquirol, dans une lettre au ministre de l'Intérieur s'élève violemment contre cet état de fait :

« Ces infortunés qui éprouvent les plus redoutables des misères humaines sont plus maltraités que des criminels et réduits à une condition pire que celle des animaux. Je les ai vus nus, couverts de haillons, n'ayant que la paille pour se garantir de la froide humidité du pavé sur lequel ils sont étendus. Je les ai vus grossièrement nourris, privés d'air pour respirer, d'eau pour étancher leur soif et des choses les plus nécessaires à la vie, je les ai vus livrés à de véritables geôliers, abandonnés à leur brutale surveillance. Je les ai vus nus dans des réduits étroits, sales, infects, sans air, sans lumière, enchaînés dans des antres où l'on craindrait d'enfermer les bêtes féroces que le luxe des gouvernements entretient dans les capitales. »

Dire que l'arsenal thérapeutique au XVIII^e siècle était réduit au minimum ne serait pas tout à fait exact. En effet, les moyens étaient nombreux, même si leur efficacité était problématique. L'immobilisation et la contention représentaient la base du traitement, et l'on y associait, selon les cas et surtout selon les médecins, magnétisme, castration, trépanation, saignées, bains et douches froides et l'abominable machine rotatoire dont la description ici serait superflue. Divers remèdes s'ajoutaient, tels les purgatifs, les limonades, ainsi que des essais de traitement par des plantes (le datura, la jusquiame et enfin les opiacés).

« Il est vrai qu'il y a quelque chose de décourageant pour la science et même pour l'humanité, c'est de voir combien sont incertains les traitements les plus actifs, infidèles les méthodes les plus sages et les plus logiques ».

Peut-être est-ce en réfléchissant sur cette phrase de Brienne de Boismont que Pinel voulut donner un réel essor à la psychiatrie française. Né en 1745, ce dernier veut instaurer une relation médecin-malade basée sur la douceur, et non plus celle où le malade « devenait un objet subissant des techniques ». Il est tout d'abord médecin à la Maison Belhomme, maison de sante qui cachait les opposants à la Révolution Française, et « qui, aux heures sombres, avait été l'unique asile des plaisirs et des tendres aventures ». En 1793, il est nommé médecin-chef de l'Hospice de Bicêtre où il abolit les chaînes qu'il remplace par des camisoles ou gilets de force, à emploi limité, précise-t-il ! En 1795, il est médecin-chef à la Salpêtrière où il accomplit les mêmes réformes, et surtout où il tente d'établir le classement des malades. Le « traitement moral », axé sur la bonté, n'excluait pas une certaine fermeté ; malgré tout, le tourniquet, le bain de surprise et autres moyens barbares étaient proscrits. Hélas, les réformes que Pinel voulait nationales n'étaient pas appliquées partout ; sur ce point, nous avons le témoignage de Fodere qui décrit la pitoyable condition des aliénés dans la ville de Strasbourg.

« Les fous non furieux, ou qui ne salissent pas, sont tenus dans des salles basses de ce local, au nombre de trois : deux pour les hommes, une pour les femmes. Pour les fous importuns qui crient ou qui salissent, on a imaginé d'établir aux extrémités des salles et à leurs côtés, des espèces de cages ou armoires en planches qui peuvent tout au plus contenir un homme de moyenne longueur, élevées d'un demi-pied au-dessus du sol avec un plancher à claire-voie. Ces cages ou armoires sont jonchées d'un peu de paille sur laquelle couche l'insensé nu ou demi-nu, où il prend ses repas et où il rend ses ordures, dont le liquide s'écoule de la claire-voie sur le sol de la salle. »

Sur le plan légal, jusqu'à la loi du 30 juin 1838, le placement d'une personne dans un établissement spécialisé n'était soumis à aucune réglementation, et toute famille pouvait demander l'internement d'un de ses membres, en dissimulant plus ou moins ouvertement les raisons réelles de cette décision (empêcher un mariage, éviter la honte d'avoir un parent notoirement libertin...). La loi de 1838, s'élevant contre « l'exclusion des malades mentaux et leur déchéance sociale », les protège à la fois contre les sévices et contre la haine.

Sur le plan purement clinique, Pinel a décrit les quatre grands syndromes que sont manie ou « délire général », mélancolie ou « délire exclusif », démence et enfin idiotisme. Esquirol, né en 1772, fidèle disciple et continuateur de l'œuvre de Pinel, a complété par la suite cette classification en apportant la notion de monomanie.

Que représentait alors la Folie pour ceux qui ne la côtoyaient pas à longueur de journée, pour ceux qui n'étaient pas médecins ? Jules Janin, habile écrivain et célèbre journaliste, la résumait en ces termes :

« Frêle machine en effet, l'esprit qui produit, la tête qui pense!... Elle va, rapide comme la foudre, — elle s'arrête hors de sa voie! — Elle est au ciel, elle touche aux enfers; elle pleure, elle prie, elle maudit, elle implore, elle blasphème, elle crie, elle s'apaise; elle est vivante outre mesure... elle est morte! »

Antoni Deschamps, malade dont nous reparlerons, mais aussi poète renommé à l'époque, voyait l'insensé, se voyait donc, autrement :

« Et je n'ai que moi seul à nourrir sur la
terre,
Encor ce n'est pas moi qui peux prendre
ce soin,
Et je me laisserai dépérir de besoin; »

Car lorsqu'un homme est pris de cette
maladie,
Il perd jusqu'à l'instinct de conserver sa vie;
Et si quelque valet ne venait pas enfin,
Il mourrait, je le jure, ou de froid, ou de
faim. »

C'est dans cet environnement psychiatrique que les
docteurs Blanche, Esprit-Sylvestre, puis son fils, Antoine-
Emile, essaieront de développer une nouvelle thérapeu-
tique : une communauté « familiale »!

DEUXIÈME PARTIE

Antoine-Louis BLANCHE DUPARC

Il est né en 1753 à Courgeron, petit village près de Rouen que nous pouvons, à notre époque, chercher en vain sur les cartes géographiques. Il fut chirurgien en chef des hôpitaux militaires pendant la Révolution, puis il s'occupa de la propagation de la vaccine. Hélas, peu de documents existent encore sur ce médecin et nous ne pouvons donner de sa vie que cet aperçu sommaire. Il meurt en 1816, en laissant deux fils : Antoine-Emmanuel-Pascal, l'aîné, et Esprit-Sylvestre.

Antoine-Emmanuel-Pascal BLANCHE

Né à Rouen en 1785, il est nommé docteur à Paris à l'âge de 22 ans. Il revient pourtant à Rouen en 1810 malgré sa brillante intelligence qui lui aurait permis tous les espoirs dans la capitale. L'enseignement de la médecine est à peu près inexistant dans cette ville. L'Hospice Général ne recevait que douze à quinze élèves; plus d'élèves dépendaient de l'Hôtel-Dieu mais ils n'étaient pas autorisés à visiter les salles de médecine. C'est alors que le docteur Blanche crée à la maison de détention, dont il est médecin-chef, un laboratoire d'anatomie et un amphithéâtre, et devient ainsi le « chef de la blanche école ».

Dans cette même période, Antoine-Emmanuel-Pascal Blanche, qui a entendu à Paris les leçons de Pinel, s'occupera des aliénés, bien trop nombreux dans les hospices. L'administration ayant fait construire dans une aile de la prison un quartier des fous (cinquante loges avec lits scellés et chaînes en fer), Blanche y fait admettre les pensionnaires aliénés. Les guérisons « remarquables et nombreuses » que l'on y observait ont influé monsieur Malouet, le préfet, qui fit construire un asile d'aliénés à Rouen.

Le 30 septembre 1819, Antoine-Emmanuel-Pascal est reçu médecin-adjoint à l'Hospice Général; deux ans plus tard il sera médecin-chef et, seul, aura la charge de 300 à 400 lits.

En 1822, l'école secondaire de médecine est créée à Rouen.

En 1830, le docteur Blanche est nommé Président de l'Académie de Médecine de Rouen.

Le 30 avril 1833, il est promu Chevalier de la Légion d'honneur.

Le 10 juillet 1834, il est nommé chirurgien-major de la Garde Nationale. Antoine-Emmanuel-Pascal Blanche n'a pas laissé d'écrits bien importants, trop occupé par sa véritable vocation. Pourtant, avant qu'Esquirol décrive ses monomanies, Blanche écrivait :

« Une seule idée fausse, folle, peut conduire à l'aliénation des facultés intellectuelles générales et de la liberté morale. »

Phrase que Brierre de Boismont reprenait également :

« La folie est surtout déterminée par les idées dominantes, ou pour parler plus exactement par les idées fausses qui se trouvent mêlées en si grand nombre aux notions éducatrices et sociales. »

Toujours dans le souci de comprendre la folie, Blanche

s'est intéressé au mesmérisme, au magnétisme animal.

Le 13 mars 1818, son discours de réception à l'Académie porte sur les « songes », qu'il partage en trois classes :

« Dans la première, ceux qui résultent de la réaction du cerveau sur lui-même, et dont la cause immédiate est encore le secret de la nature. Les sensations extérieures qui, dans le sommeil, sont transmises au cerveau forment la deuxième classe. Dans la troisième classe, il faut ranger l'influence qu'exercent sur l'organe de la pensée les fonctions internes, telles que la circulation, la digestion, etc. »

Il meurt en 1849, « à l'âge de 62 ans, 2 mois, 8 jours », et Daviel, sur sa tombe, pouvait dire : « Jamais on ne vous en dira autant de bien que vous en savez. »

Il nous a semblé intéressant de transcrire un autre éloge qui a été fait de cet homme intègre et brillant, d'autant plus intéressant d'ailleurs que nous verrons ultérieurement qu'il aurait pu s'appliquer aussi bien au frère ou au neveu :

« Le désintéressement, cette vertu si rare de nos jours, bien qu'elle rehausse le mérite, nul ne l'a plus pratiqué que le docteur Blanche. Aux pauvres, il donnait ses soins et sa bourse. Le riche n'était pas mis non plus à contribution; c'était lui seul qui était l'arbitre des honoraires du médecin qui lui avait rendu la santé. Et cependant, le docteur Blanche n'avait pas de fortune, il était le fils de ses œuvres. Auprès de lui, grandissait une famille; mais toute sa préoccupation était de lui léguer l'amour du travail et un nom honorable. Il est un trait caractéristique de cette intéressante phy-

sionomie que nous ne pouvons nous dispenser de signaler à l'intention de l'observateur et du philosophe. Nous voulons parler de cet amour du plaisir, des fêtes, de la joie, des jeux d'esprit qui firent de lui un mondain si aimable... Chose étrange et remarquable, le médecin ne fit jamais tort à l'homme du monde, et l'homme du monde vint souvent au secours du médecin pour égayer, consoler et soutenir ces malades dont la peur et le découragement aggravaient le mal, ou dont l'hypocondrie partageait les souffrances. »

Esprit-Sylvestre BLANCHE

Esprit-Sylvestre, comme son frère, est né à Rouen, le 15 mai 1796. Adolescent, il gagne Paris où il commence des études médicales qu'il interrompt en 1813 pour s'engager dans l'armée. Ce n'est qu'en 1815 qu'il reprendra la médecine et le 5 août 1818, il sera nommé docteur. Peu à peu, et sous l'influence de son frère, il s'intéressera à la condition des aliénés et c'est en 1820 qu'il prendra la succession du docteur Prost à la direction d'une maison de santé à Montmartre.

Jacques Arago, qui fut soigné quelque temps à Montmartre, nous donne dans « Paris ou le livre des Cent et Un » publié en 1832, un portrait de son médecin :

« Sa taille est moyenne, son embonpoint atteste un corps robuste. Il a le verbe bref, rapide, acerbe. Un homme en parfaite santé serait toujours prêt à lui demander raison de la crudité de certaines expressions dont il a l'habitude de se servir; un fou le redoute et se tait devant les menaces. Une blessure grave reçue à l'œil droit rend son regard

équivoque, de sorte qu'on dirait qu'il médite, qu'il étudie, quand il ne fait que voir. Il produisit sur moi une fâcheuse impression : cela devait être ; je me sentis sous sa verge de fer, moi qui n'ai jamais su obéir qu'à une volonté de femme. »

Tous les écrivains qui l'ont connu, et ils furent nombreux, semblent converger vers une même définition de cette personnalité ; que ce soit Jules Janin :

« Il était de sa nature un observateur attentif, prévoyant, très calme, et très ferme tout ensemble. ⁽¹⁾ »

ou bien Alphonse Karr :

« C'était un bien excellent homme, instruit, spirituel, ne détestant pas le plaisir à ses heures, aimant le théâtre et la littérature, désintéressé au dernier point... »

Et la renommée du docteur Esprit Blanche ne faisait que croître. Il s'attachait surtout à rechercher « les accidents qui frappaient les intelligences d'élite », et c'est pourquoi « dans le monde des arts ou des lettres, si quelqu'un devenait fou, on commençait à le porter chez Blanche » ⁽²⁾. C'est ainsi que le docteur Esprit-Sylvestre Blanche fut décoré en 1834 de la croix de la Légion d'honneur, puis nommé en 1835 médecin de l'Hospice des Incurables de la ville de Paris (service des enfants assistés), qu'il fut membre du conseil médical de l'Association des artistes dramatiques. En 1846, la maison de santé de Montmartre devenue trop petite, il s'installa à Passy. C'est devant cette nouvelle propriété que le roi Louis-Philippe, partant en exil en 1848, faisait arrêter sa

(1) Jules Janin : *Histoire de la Littérature Dramatique*.

(2) Alphonse Karr : *Le livre de bord*.

voiture « pour serrer une dernière fois la main de celui qui s'était toujours montré un de ses amis les plus fidèles et les plus dévoués ».

Mais en 1852, Alfred de Vigny écrivait à Philippe Busoni : « ... un docteur Blanche vient de mourir aussi; j'espère que ce n'est pas celui d'Antoni (Deschamps)... Le pauvre Antoni perdrait un père, ... un guide, un soutien, une boussole qui remplace sa volonté écrasée par la maladie. » Pourtant, il s'agissait bien du docteur Esprit Blanche, qui venait de s'éteindre à 57 ans, le 5 novembre 1852, des suites d'une longue maladie cardiaque. Le 7 novembre 1852, « l'on eût dit que tous les hommes de lettres de ce temps-ci s'étaient donné rendez-vous autour de son tombeau. »

Et les éloges se succèdent. Deux discours sont prononcés le jour des obsèques, l'un par Antoni Deschamps, tout à la fois poète, malade et fidèle ami du docteur Blanche, l'autre par M. Béclard qui termine par ces mots :

« Ce fut pour lui une grande consolation, au milieu de ses souffrances, de savoir qu'il laissait derrière lui un fils digne de le remplacer et de perpétuer son œuvre. Adieu, vous qui fûtes mon ami et mon maître! Le souvenir du médecin habile et de l'excellent homme restera toujours gravé dans nos cœurs. Adieu! »

Jules Janin, quand à lui, remercie plus l'ami des Arts que le médecin :

« On chercherait dans toute la France, on ne trouverait peut-être pas un homme qui ait donné à la poésie, aux beaux-arts, aux artistes, aux écrivains français des preuves plus signalées de zèle, d'amitié, de bonne grâce que Monsieur le docteur Blanche. »

Antoine-Emile BLANCHE

A la mort d'Esprit-Sylvestre Blanche, on a pu entendre « Blanche est mort. Vive Blanche ! ». En effet, la succession était déjà effective depuis quelques années, depuis les premiers signes de la maladie de son père, quand Antoine-Emile l'avait aidé à diriger la maison de santé de Passy, et quand il avait reçu cette lettre datée de 1849 :

« Notre fils,
Ton père sent que ses jours sont comptés,
mais de te croire aujourd'hui capable de le
remplacer serait un soulagement à son cha-
grin de ne pouvoir plus longtemps assister... »

Antoine-Emile est né à Paris le 1^{er} octobre 1818, il est interne en 1845, et le 25 août 1848, il soutient sa thèse qui a pour titre « Du cathétérisme œsophagien chez les aliénés ». Une lettre de son père en 1838 donnait des conseils à ce jeune homme qui, entraîné par les célébrités qu'il avait l'occasion de rencontrer, sortait et fréquentait de nombreux salons :

« Nous souhaitons que notre fils aîné ne se laisse point leurrer par ces succès mondains que tout jeune homme de bonne mine récolte en se répandant trop tôt dans des sociétés où les vertus qu'exige la carrière médicale, et superlativement celle d'aliéniste, ont peu de zélateurs. »

Plus tard, c'est Antoine-Emile lui-même qui dira à son propre fils : « Un aliéniste, plus qu'un médecin quelconque ou qu'un prêtre, ne fait pas partie du monde. »

Depuis 1851, il est expert près le Tribunal de la Seine pour la médecine mentale, et sa notoriété ne fait qu'augmenter. Encore une fois, nous voudrions citer un portrait de ce médecin écrit par Maurice de Fleury, et l'on ne peut faire autrement que de songer à l'éloge fait à

son oncle Antoine-Emmanuel-Pascal et que nous avons transcrit précédemment :

« Il faut admirer le docteur Blanche parce qu'il est l'un des meilleurs aliénistes de ce temps... Mais il s'en faut qu'il soit estimé seulement parmi les médecins. Il s'est fait à Paris un nom plus que sympathique, véritablement populaire, parce qu'il est très bon, parce qu'il aime les gens qui souffrent, et les pauvres, absolument à la façon d'un père, donnant sans cesse, se dévouant toujours. Il a gardé, lui ce parisien, l'admirable type perdu du vieux médecin de campagne... Il emprisonne sa haute taille et sa poitrine vaste dans une redingote immense; il met un faux col à l'ancienne mode, montant le long des joues jusqu'aux favoris courts; pour donner de l'air à son front il campe son chapeau très en arrière de son crâne; et sa large face, pleine de finesse et de bonté, trahit encore le normand, le normand de race superbe sans tendresse pour nos raffinements de citadins, sans amour des complications trop modernes.

Tout cela ne l'empêche pas d'être un parfait homme du monde, un passionné d'art classique, de musique en particulier, quand ses malades lui en laissent le temps. Ses malades, c'est là sa vie. Alors qu'il lui serait aujourd'hui bien facile de se reposer, il faut irrésistiblement qu'il en soigne, uniquement pour ce motif que c'est sa fonction de soigner, d'être bon, de se dévouer : et son métier de médecin, qui a fait sa fortune, lui coûte même assez cher à présent, car il a sur la charité des idées très particulières : quand il a signé son ordonnance, quand il a réconforté son malade par les

consolantes paroles qu'il sait dire, il se préoccupe encore de l'avenir; il veut que ses soins soient efficaces et, bien qu'il s'en cache de son mieux, on a fini par savoir qu'il donnait beaucoup et souvent.

Il est un savant aussi. Mais sa caractéristique sera d'avoir encore plus aimé les malades que la maladie, et si éminent que soit son esprit, si lumineuse que soit son intelligence, rien ne pourra faire oublier son grand cœur. (1) »

Son fils, Jacques-Émile, peintre en renom au début de notre siècle, nous le décrit, sans doute avec moins d'emphase, mais peut-être avec plus de vérité :

« A la fin du Second Empire, mon père, âgé de cinquante ans, avait encore une allure de jeunesse. Droit, impeccablement vêtu, ses façons, son langage modéré lui conciliaient tous ceux qui l'approchaient. Sans être pieux, à peine croyant peut-être, il pratiquait certaines des vertus d'un saint. Passionné, partial donc, même capable de violence, nous savons par quel effort il obtenait son apparente équanimité. (2) »

Le docteur Blanche, son fils nous l'apprend encore, avait présenté sa candidature au Conseil municipal, bien qu'il se défendait d'appartenir à un quelconque parti, se disant libéral, et Gambetta « lui inspirant une aversion insurmontable! ».

Peut-être était-il « aussi distant de son fils qu'il était proche de ses malades et de leurs familles », mais c'est pourtant celui-ci qu'il appela sur son lit de mort pour

(1) Maurice de Fleury : *Nos grands médecins d'aujourd'hui*.

(2) Jacques-Émile Blanche : *La pêche aux souvenirs*.

lui transmettre en d'autres termes la leçon que lui-même avait reçue de son père :

« Respecte l'individualité des autres, mon enfant, sache qu'on n'empêche rien, car chaque être est une énigme. De moi tu as reçu un don qui fait souffrir, mais ce n'est pas honteux de souffrir par commiseration. Moi, j'ai vu trop de misères, je n'en puis plus. »

Chevalier de la Légion d'honneur le 5 novembre 1854, Officier depuis le 15 août 1878, membre libre de l'Académie de Médecine le 18 juillet 1878, il meurt à Paris le 15 août 1893, après avoir émis ses dernières volontés, celles d'un homme simple : « pas de fleurs, service de troisième classe, pas d'annonce dans les journaux, pas de discours ». Il eut des roses, malgré tout, de la main d'une de ses fidèles malades et amies, madame de Castiglione qui, la première, est venue les déposer sur son lit.

On peut lire dans la rubrique nécrologique du Progrès Médical du mois d'Août 1893 :

« Il laissera la réputation d'un homme fort aimable et fort érudit, ayant su par ses hautes qualités commander autour de lui le respect de son caractère et de sa profession. »

LES ÉPOUSES

Il peut paraître hors de notre propos de citer ici, en un paragraphe spécial, les épouses des deux docteurs Blanche; pourtant, le rôle qu'elles ont joué, l'aide qu'elles ont apportée à leurs maris sont si importants qu'il nous semble utile de leur consacrer ces quelques lignes.

Le docteur Esprit-Sylvestre Blanche n'a pas dirigé seul la maison de santé de Montmartre puis celle de

Passy. Il fut en cela aidé, admirablement secondé, non par un de ses confrères médecins, mais par une femme, sa femme. Elle possédait une grande influence sur les malades qui, eux-mêmes, le ressentaient : « Quand elle paraissait, les rages s'éteignaient, les larmes devenaient moins amères et moins brûlantes. » Jacques Arago ne s'est pas contenté de décrire son médecin, mais il a également fait le portrait de celle qui était à ses côtés :

« Elle était grande, svelte, blonde, un peu pâle. Son regard est plein de bienveillance, il rassure. Le son de sa voix console : il y a de la poésie dans son langage. Elle a vu tant de misères, elle a entendu tant de gémissements ! Elle sait plaindre... Ce n'est pas simplement une amie, vous éprouvez pour elle plus que de l'amitié, moins que de l'amour. »

En 1832, quand une maladie obligea madame Blanche à garder la chambre, Antoni Deschamps, qui se faisait en toute honnêteté son chevalier-servant lui dédia un poème :

« Madame Blanche, hélas, cette femme
de cœur
Depuis huit jours est là, sur son lit de
douleur ;
Et des êtres mourants et tombés en démence
Ont rompu ce matin leur stupide silence,
En retrouvant soudain un éclair de raison,
Ont dit : Qu'est devenu l'ange de la maison ? »

Mais il y a plus important encore. L'influence de cette femme sur les malades, la vie commune qu'ils partageaient pouvaient avoir un rôle sur l'évolution même de la maladie. Madame Blanche l'avait compris, le docteur Brierre de Boismont également et, en 1858, il rend hommage à celle qui lui avait fait connaître cette nouvelle tentative thérapeutique :

« La vie de famille, dont l'excellente et respectable madame Blanche nous avait suggéré l'idée, nous parut le moyen par excellence. Pénétrée des avantages que présentait ce mode de traitement pour les malades, elle réunit dans son appartement des monomanes de toutes catégories, surtout ceux qui voulaient attenter à leurs jours, étant en proie à de sombres tristesses ou assaillis par des hallucinations douloureuses, quelquefois même ceux qui avaient des pensées de mort contre les autres. Cet apostolat ne durait pas une heure ou deux mais la journée entière. Là, sans cesse au milieu d'eux, les raisonnant, les encourageant, les réprimandant ou les plaisantant suivant les circonstances, elle recevait des visiteurs, faisait ses affaires et forçait ses hôtes à être spectateurs de ce qui se passait » (1).

Esprit-Sylvestre Blanche était conscient de l'important travail qu'effectuait sa femme; il nous le laisse entièrement supposer dans une lettre qu'il envoie à son fils en 1849, lettre dont nous avons déjà cité un passage :

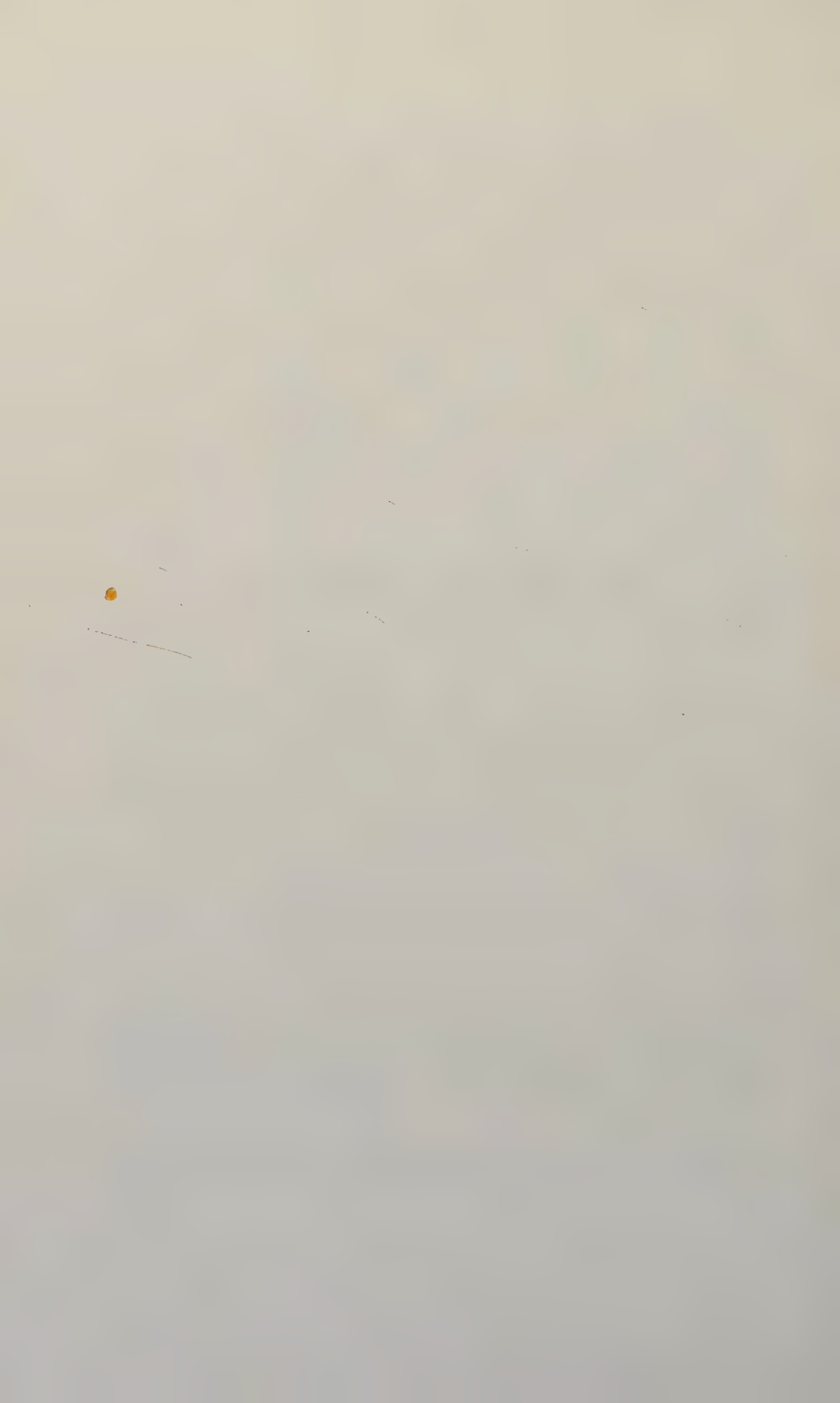
« Il te faut aujourd'hui plus qu'une compagne agréable, un support, une épouse préparée à coopérer dans l'administration d'une maison de santé réglée comme une congrégation religieuse et un ministère à la fois.

Antoine-Émile Blanche a suivi les conseils de son père; il a su trouver une femme qui s'est occupé de la clinique et a partagé son dur apostolat : « Elle fut leur directrice de conscience, une consolatrice, plus qu'une amie : une mère » (2).

(1) Docteur Brierre de Boismont : *Le suicide et la Folie du Suicide*.

(2) Jacques-Émile Blanche : *La pêche aux souvenirs*.

TROISIÈME PARTIE



MONTMARTRE

Au ^{xix}^e siècle, la commune de Montmartre avait un caractère campagnard qu'accentuait encore la présence de moulins et de vignes. A partir de 1831, elle a vu sa population s'accroître brusquement, Paris n'étant plus assez grand pour contenir l'exode rural; et c'est en 1860 qu'elle fut intégrée à Paris, ville qui avait pour limite communale depuis le ^{xviii}^e siècle l'ancien « mur des Fermiers Généraux »!

Et c'est à Montmartre, au-delà de la ligne des boulevards, « à côté du Poirier sans pareil, non loin des Tilleuls, à quelques pas du château des Brouillards, au-dessus des bals de la Reine Blanche, de l'Ermitage et de la Boule Noire », donc à un point culminant de la Butte, « à l'extrémité du Vieux Chemin, après avoir dépassé le Moulin de la Galette, derrière l'ancien Réservoir », que l'on trouvait le numéro 4 de la rue Trainée. A cette adresse se tenait la maison de santé du docteur Prost. Ce dernier en avait fait l'acquisition après qu'elle ait appartenu à un sieur Cendrin (ou Sandrin) qui lui a laissé le nom sous lequel on la désignait à l'époque : la Folie Cendrin. Il s'agissait d'une vieille demeure contemporaine de Louis XV d'où l'on découvrait un magnifique panorama

sur Paris. Le docteur Prost y recevait, selon *L'Almanach du Commerce* de 1820, les « insensés en traitement » mais aussi toutes sortes de malades. Une anecdote montre pourtant que la plupart des pensionnaires étaient bel et bien des malades mentaux. Un général français passé à l'ennemi, en l'occurrence les troupes du Tsar, a voulu installer son quartier général dans cette maison; il y entra le 30 mars 1814 mais « les clients du docteur Prost étaient tellement énervés et déchaînés » qu'il renonça. Il s'agissait du comte de Langeron. G. Le Gouvé, auteur du *Mérite des Femmes*, y mourut après nous avoir laissé au moins un vers célèbre : « Tombe au pied de ce sexe à qui tu dois ta mère. »

Le docteur Esprit-Sylvestre Blanche acquit cette maison en 1820 pour y fonder sa propre maison de santé.

« La maison ne formait qu'un seul corps de bâtiment, fort grand et divisé en deux parties bien distinctes et bien séparées. La première tenant à la cour et qui se confondait à gauche avec les appartements du docteur Blanche, était affectée aux convalescents et aux malades chez lesquels la folie ne se manifestait pas par des signes extérieurs; la seconde plus petite et donnant sur le jardin était destinée aux malades agités, dont la folie se traduisait à l'extérieur par des signes particuliers. ⁽¹⁾ »

Le rez-de-chaussée comprenait une salle à manger et un salon commun. Chaque malade avait sa chambre particulière. Derrière la maison, une palissade de bois qu'on ne pouvait ni abattre, ni franchir, séparait en deux parties un grand jardin.

Esprit Blanche était secondé par trois autres médecins, les docteurs Prost, Lamiolle et Lachaise, et par sa femme, alors que leur fils Antoine-Emile, encore tout petit, était

(1) M.-J. Mauzin : *bulletin de la Société du Vieux Montmartre*, 1887.

en nourrice non loin de là : près de la place du Tertre. Les repas avaient lieu à dix heures et dix-sept heures. Pour les fous non agités, deux grandes tables étaient dressées et dominées par une plus petite à laquelle étaient attablés le médecin et sa famille; le silence et la tenue étaient de rigueur.

« Au régime de l'intimidation, régime com-
mode pour le médecin mais désastreux
pour le malade, Blanche a fait succéder
celui de la patience, de la persuasion et
de la bonté... Il savait se faire aimer et
et se faire obéir... vivant lui et les siens
au milieu des malades, partageant leurs
repas, leurs promenades, leurs distractions. »

A Montmartre, dans cette « hospitalière et bienveil-
lante maison » ⁽¹⁾, les malades « mènent une vie de fa-
mille au milieu de laquelle les convalescents puisent
la résignation nécessaire pour supporter l'éloignement de
leurs proches et de leurs amis et qui conserve aux in-
curables l'instinct des habitudes sociales, dont la perte est
le plus grand malheur qui puisse frapper notre espèce » ⁽²⁾.
Mais cette institution n'était pas seulement une maison
de santé pour névropathes, c'était aussi (nous verrons
ultérieurement que nous aurions tort de dire « surtout »)
un refuge « aux âmes chimériques et fatiguées, aux il-
luminés, aux désenchantés de l'existence. C'était une
sorte de havre de grâce, où un Gérard de Nerval fuyait
la vie, se fuyait lui-même, où son ami Eugène Delacroix,
pour le distraire de ses obsessions, peignait des déesses
sur les panneaux de sa porte, où Antoni Deschamps
rimait des stances à la gloire de Sophie, Mme Blanche,
l'ange de la maison, où fréquentaient Vigny, Balzac » ⁽³⁾.

Hormis les plus illustres cités ci-dessus, quels sont les
malades que l'on pouvait y rencontrer? Jacques Arago

(1) Jules Janin : *Histoire de la Littérature Dramatique*.

(2) C. Sachaile : *Les médecins de Paris jugés sur leurs œuvres*.

(3) Louis Corpechot : *Souvenirs d'un Journaliste*.

après un court séjour dans cette demeure en a décrit quelques-uns. Tel ce jeune portugais qui, depuis qu'il avait assisté à la pendaison de ce jeune frère de quatorze ans restait hanté par ce souvenir. Ou bien cette femme qui n'aspire qu'à se jeter dans un puits et qui, malgré sa fervente envie de mourir, n'envisage pas une autre forme de suicide. Ou ce jeune mulâtre qui ne peut se tenir que « debout sur une chaise » ou « hissé sur l'âtre de la cheminée ». Tel encore ce jeune homme, jaloux du remariage de sa mère, qui désire la tuer. Ou ce vieillard qui ne sourit que lorsqu'on lui gratte la tête; le reste du temps, il est idiot et parfois furieux. Jules Janin, l'auteur du feuilleton au *Journal des Débats*, nous apprend que son prédécesseur à cette même rubrique, Etienne Becquet, fut soigné chez Esprit Blanche. Il nous parle également d'une femme amoureuse du soleil qui, au crépuscule, « tombait dans l'anéantissement de la mort », et que le docteur Blanche a guérie : « il l'a mariée! ». Ou de cette ancienne demoiselle d'honneur de Marie-Antoinette qui, devant épouser Robespierre, a mis fin à ses projets « un jour que l'Incorruptible avait tenté de la corrompre »; trente ans plus tard, elle était mélancolique, usée et ses cheveux étaient devenus blancs.

Mais d'autres sont plus connus : Mme de la Valette qui sauva son mari, condamné à mort après Waterloo, en se substituant à lui en prison, fit une dépression qui fut soignée à Montmartre. Monrose, le célèbre comédien, doyen de la Comédie-Française, « un des meilleurs valets qui eussent jamais porté la livrée de Marivaux, Molière et Beaumarchais ⁽¹⁾ » perdit brusquement le sommeil. On s'aperçut « qu'il appartenait désormais corps et âme à ce délire inquiet mêlé de fièvre et d'insomnie, auquel succomberait un grand courage, à plus forte raison une tête vide et pleine de tous les vents de la vanité ». Il était atteint de « mélancolie hypocondriaque » mais il a réussi, sous l'étroite surveillance de Blanche, à donner

(1) Jules Janin : *Histoire de la Littérature Dramatique*.

un gala d'adieu où une foule énorme massée dans la salle du Palais-Royal, salua par des ovations son interprétation du *Mariage de Figaro* (il est à noter que selon Jacques Arago, et contrairement à l'avis de Jules Janin, la pièce représentée ce soir-là n'était pas le *Mariage de Figaro* mais le *Barbier de Séville*).

Charles Lasailly était monté à Paris pour y vivre de sa plume; n'ayant pas réussi dans ce domaine, Balzac l'engagea comme secrétaire en échange du logement, du chauffage, de l'éclairage, du blanchissage et de la nourriture; il était en fait à la disposition permanente du maître, jour et nuit, si celui-ci hésitait sur une phrase ou s'il désirait un service. Mais le secrétaire tomba malade, et fut soigné dans la maison de santé du docteur Blanche. Charles Lasailly mourut quelque temps plus tard dans la maison de la rue Neuve Sainte-Genève, spécialisée elle aussi dans le traitement des maladies mentales. Le docteur Briere de Boismont, dont nous avons déjà parlé, en était alors directeur, et nous avons pu retrouver, dans une conférence de M. Jacques Bourgeat prononcée le 16 avril 1945, une lettre qu'il envoyait à Monsieur Cavé, directeur des Beaux-Arts de l'époque :

« Monsieur,

Je viens vous prier de vouloir bien me faire connaître vos instructions relativement à monsieur Lasailly dans le cas où celui-ci viendrait à succomber à la maladie dont il est atteint et qui peut l'enlever très prochainement. Voici ce que nous sommes dans l'habitude de faire :

droit d'inhumation	20	
bière	7,50	
fosse à part	50	
église	35	
char	31	
	= 143,50	francs

C'est le convoi de septième classe, il n'y a au-dessous que celui du pauvre. Veuillez avoir la bonté de me transmettre vos instructions le plus promptement possible, car il est à craindre que monsieur Lasailly soit mort aujourd'hui ou demain, dans tous les cas cet événement ne peut être éloigné. »

ANTONI DESCHAMPS

De son vrai nom Antoine Deschamps de Saint-Amand, il était le frère d'Emile Deschamps et poète comme lui. Né en 1800, il publia en 1829 une traduction en vers de *la Divine Comédie* de Dante et en 1834 des études sur l'Italie. Un comportement anormal le fait bientôt interner dans la maison de santé de Montmartre, sous le prétexte d'un surmenage causé par l'immense travail qu'avait représenté la traduction de l'œuvre de Dante. Sa maladie, disait-on, « lui faisait oublier les actes essentiels de la vie. »

Plus que de simples rapports entre médecin et malade, c'est une réelle amitié qui va lier le docteur Blanche et le poète. Celui-ci se fera le chantre de Mme Blanche, et c'est près d'elle qu'il trouvera le meilleur repos pour son « cœur exalté ». Gérard de Nerval et lui auront de longues conversations dans le salon de l'institution. Lorsque son état s'était un peu amélioré, il partait, accompagné d'un « gardien », vers Paris, et voilà comment il racontait ses permissions :

« Je reviens vers Paris, poussé par l'habitude :

Je revois quelquefois, chez un de mes amis,
La chambre hospitalière où jadis je dormis,
Et je suis sur le point de m'y coucher encore.
Tandis que ce penser sourdement me dévore,
Celui qui me conduit vient soudain m'avertir,

D'un ton accoutumé, qu'il est temps de partir,
Et je remonte morne en haut de ma mon-
tagne,
Sans détourner mes yeux sur la verte cam-
pagne. »

Mais la maison de Montmartre se montra bientôt trop petite pour la clientèle toujours grandissante du médecin, dont la réputation ne cessait de croître. Il fallait trouver une demeure plus spacieuse; l'hôtel de Lamballe et ses jardins, sis à Passy, pouvait convenir et c'est ainsi qu'en 1846, la maison de santé du docteur Blanche fut transférée dans cette autre banlieue de Paris.

Quand le médecin quitta, en 1846, Montmartre pour Passy, Antoni Deschamps fut du voyage, accompagnant le célèbre fauteuil « un siège classique à têtes de griffons » ⁽¹⁾ offert à Esprit Blanche par le grand tragédien Talma. Et c'est dans le jardin de la maison de Passy que ce poète peu connu finit sa vie en 1869. Les derniers temps, il restait souvent assis sur un banc, « se frottant machinalement une paupière qui était toujours enflammée par le contact continu de la main ».

De nos jours, au 22 de la rue Norvins (anciennement 4 de la rue Traînée), l'immeuble est encore debout, modifié pourtant par de petites constructions successives. D'importants travaux sont en cours afin de le transformer en un hôtel de tourisme de luxe pour le compte d'une compagnie américaine et aucune plaque commémorative ne signale, jusqu'à présent, les anciens propriétaires de ce lieu.

PASSY

La commune de Passy, très en vogue au XVIII^e, puis au XIX^e siècle, était déjà mentionnée dans une charte de

(1) Jacques-Emile Blanche : *La pêche aux souvenirs*.

1250, et a dépendu longtemps d'une commune voisine, celle d'Auteuil. Le dernier seigneur de Passy fut le marquis de Boulainvilliers. En 1790, Passy fut le chef-lieu du canton dont Auteuil et Boulogne étaient les autres communes, et ceci jusqu'à l'an XIII où le titre en revint à Neuilly. Tout comme Montmartre, c'est en 1860 que Passy fut intégrée à Paris.

C'est dans cette ville, rue Berton, que se tenait l'imposante propriété appelée Hôtel de Lauzun-Lamballe. Construit en 1610 par le duc de Lauzun, il revint à Marie de Durfort de Lorges, fille du maréchal, belle-sœur de Saint-Simon et veuve du duc de Lauzun. La marquise de Saissac, fille du duc de Luynes, l'achète en 1734, puis la comtesse d'Egmont-Pignatelli en fait acquisition. C'est la princesse de Lamballe, propriétaire de la maison depuis le 1^{er} février 1783 qui la rendit célèbre par les fêtes et réceptions majestueuses qu'elle y donnait et auxquelles la reine Marie-Antoinette aimait se rendre. Sous la Révolution et l'Empire, alors qu'elle était vendue comme bien d'émigré, « la maison de la rue Berton resta triste et silencieuse »; puis elle fut rendue en 1797 à Charles-Emmanuel de Savoie-Carignan, neveu et héritier de Mme de Lamballe qui la céda au citoyen Baguenault le 21 thermidor an V. C'est en 1846 que ce domaine fut loué au docteur Esprit Blanche qui avait décidé de venir y installer sa maison de santé. Le 21 décembre 1846, il signe un bail de quinze ans avec un loyer de 7 000 francs.

Par une adjudication du 8 mai 1850, nous savons exactement de quels éléments se composait la propriété : le bâtiment principal comprenait un rez-de-chaussée et deux étages, la façade côté parc formait une saillie d'avant-corps. Au milieu de la façade principale, donnant sur le jardin, se trouvait un magnifique perron en pierre. En face, et séparé par une petite cour, se dressait un autre bâtiment, dit Quartier des Femmes (avec un rez-de-chaussée et un étage), et au fond de la propriété, un autre bâtiment formait le Quartier des Hommes (également un rez-de-chaussée et un étage). Trois autres petits bâtiments étaient

dispersés dans le parc, où différentes cours et avenues leur donnaient accès; plusieurs petits potagers étaient près des bâtisses et le grand parc était enclos de murs. La superficie totale était évaluée à 5 hectares, 20 ares, 77 centiares, et répartie ainsi :

Bâtiments		16 ares 39 centiares
Parc	4 ha	46 ares 01 centiare
Potager		58 ares 37 centiares

A la mort d'Esprit Blanche, en 1852, son fils Antoine-Emile lui succéda à la direction de la Maison de Santé. Jacques-Emile Blanche, petit-fils et fils des deux médecins nous donne des précisions relatives à l'agencement de la maison :

« Au bout d'une avenue de marronniers séculaires, le long de la rue Guizot, une enceinte, d'où s'échappaient des cris que les passants de la rue Raynouard entendaient, était réservée aux « agités », dont leur médecin, leur ange-gardien, parvenait à calmer la furieuse démente. Leurs cellules matelassées avaient des grillages épais... Le docteur eût préféré n'avoir pas de tels malades. » (1)

Hormis les internés, le docteur Emile Blanche s'occupait « d'innombrables clients qu'il soignait chez lui ou dans les environs ». Parmi ceux-ci, il faut citer Mme de Castiglione, qui demeurait 51, rue Nicolo, « mélancolique, effrayée par des ennemis imaginaires, elle vivait seule, dans la pénombre, gardée par les soins de mon père ». Si Jean Bratiano, homme politique roumain, « qui fit le coup de feu sur les barricades » pendant la révolution de 1848, fut simplement caché à Passy, d'autres y furent véritablement internés, parce que malades,

(1) Jacques-Emile Blanche : *Passy*.

tels Antoni Deschamps ou Gérard de Nerval, qui purent ainsi connaître les deux maisons de santé. L'auteur d'*Aurelia* décrit un peu dans ce livre, les occupants de la propriété :

« La partie de la maison où je me trouvais donnait sur un vaste promenoir ombragé de noyers; dans un angle se trouvait une petite hutte où l'un des prisonniers se promenait en cercle toute la journée. D'autres se bornaient, comme moi, à parcourir le terre-plein ou la terrasse, bordée d'un talus de gazon... Un vieillard, que l'on amenait à certaines heures du jour et qui faisait des nœuds en consultant sa montre, m'apparaissait comme chargé de constater la marche des heures... Outre le promenoir, nous avions encore une salle dont les vitres rayées perpendiculairement donnaient sur un horizon de verdure. » (1)

Le dimanche, dans le salon du « château », on dressait un autel portatif afin que la messe puisse être dite par un vicaire de la paroisse qui se déplaçait tout spécialement. Les portes des pièces avaient, soit un fronton grec triangulaire classique, soit Louis XVI en glace. Hormis deux tables à jeu et un tric-trac, des candélabres de brèche pourpre et bronze, qui étaient de style Louis XVI, le reste du mobilier datait de Louis-Philippe. Il y avait encore une salle de billard et l'office où Antoinette Breteau préparait les carafes « d'abondance », c'est-à-dire eau filtrée et vin rouge.

Pendant le siège de Paris, les internés de Passy ont été transportés à l'hôtel du Bon La Fontaine; pourtant on a pu voir « dans l'ancienne glacière de l'avenue, ces catacombes transformées en dortoirs, où les malades intransportables et le personnel avaient mangé du chat...

(1) Gérard de Nerval : *Aurelia*.

Les chevaux du break avaient été sacrifiés à la boucherie ». (1)

En 1872, le docteur Emile Blanche laissa la direction de l'établissement à un ancien élève et adjoint, le docteur Meuriot. Une phrase du docteur Blanche à son fils n'aurait pourtant pas permis de supposer cette confiance :

« On n'a pas idée de cela ! Il se parfumait, il se polissait les ongles devant les malades ; il se pavanait au parc en tenue de mirli-flore, fumait des gros cigares... Tu me reprocheras peut-être d'être vieux jeu ! »

Malgré cela, le docteur Meuriot prend la direction effective de la maison de santé qu'il voulait moderniser.

« Il voulut innover — et le tenta bien avant d'être le propriétaire de la maison. Or chez nous, on conservait — Meuriot parlait de rajeunir les cadres —. Le personnel le sentait, d'où le mécontentement général. Sous l'influence du docteur Meuriot, la clinique de Passy allait se réjuveniser prestement. »

Mais le docteur Blanche appréciait en son jeune confrère son sens de l'humain, sa bonté, et peut-être sa devise (une phrase de Mauvaix) : « Dans ce monde, il faut être un peu trop bon pour l'être assez. »

Le 7 février 1872, Mme Delamotte, alors propriétaire, relouait sa maison pour vingt ans au docteur André-Isidore Meuriot. Le loyer annuel se montait à 38 000 francs les douze premières années, puis à 40 000 francs les huit dernières. A la mort de Mme Delamotte, le 14 juillet 1882, la propriété revint à ses neveux qui la revendirent le 6 décembre 1890 au docteur Meuriot. Mais le docteur Blanche reviendra presque tous les jours jusqu'à sa mort

(1) Jacques-Emile Blanche : *La pêche aux souvenirs*.

s'entretenir avec quelques malades, en examiner de nouveaux, appuyer son successeur de ses conseils.

Jérôme Napoléon, en 1883, obtint de finir à Passy sa captivité, dans un pavillon spécialement réservé à cet effet, « où ses amis ne se firent pas faute de venir le visiter ». Coedès, musicien-compositeur, auteur de la *Belle Bourbonnaise*, mais aussi beau-frère de Blanche, y mourut; et bien sûr, Guy de Maupassant y fut soigné et y mourut également.

GUY DE MAUPASSANT

Plus qu'une biographie complète de cet écrivain, nous nous efforcerons surtout de tracer un portrait de Guy de Maupassant en tant que malade, et nous tenterons de situer chronologiquement les étapes de sa maladie. Il est né le 5 août 1850, près de Dieppe. Le caractère faible de son père, qui l'oblige à rechercher d'autres femmes, ne peut s'accommoder de la personnalité autoritaire de sa mère, névrosée, et ils se séparent en 1862. Maupassant avait un frère, Hervé, qu'il aimait beaucoup, qu'il admirait même; celui-ci, sur les conseils et avec l'aide de Guy, s'était établi à Antibes. Mais il mourut en 1883 à l'asile de Bron où Guy lui-même l'avait conduit en raison de troubles comportementaux qui traduisaient une maladie mentale. C'est en 1876 que l'on peut situer approximativement une contamination syphilitique personnelle, bien que Maupassant confie à Gisèle, son amie, que cette infection serait survenue en 1870. Auparavant, dans sa prime jeunesse, on ne peut rien remarquer sinon de petits accès dépressifs, comme le raconte Mme C. Franklin-Grout, camarade d'enfance de Guy :

« Parfois, cependant, Guy tombait brus-

quement dans une inexplicable tristesse. Alors il n'éprouvait plus aucun plaisir à nos amusements, mais il allait jusqu'à refuser de manger. »

A partir de 1876, l'écrivain ressentira des maux variés qui lui feront émettre des diagnostics fantaisistes, tel celui d'un rhumatisme constitutionnel qui, après lui avoir « attaqué l'estomac et le cœur » s'en prendrait à la peau. L'alopécie, les violentes migraines, les lésions dermatologiques ne sont pourtant que les traductions de son affection syphilitique. C'est en 1880, l'année de la parution de *Boule de Suif*, livre avec lequel il rencontre le succès, que se déclenchent les troubles de l'appareil de la vision. En mars 1880, il écrit qu'il a une paralysie de l'accommodation de l'œil droit. Ces troubles iront progressivement en s'aggravant, et s'associeront aux migraines, aux névralgies, aux troubles digestifs. C'est en 1883 qu'aurait commencé « la série de ses hallucinations »; en se regardant dans la glace, « le verre ne lui rendait pas son image ». Mais c'est aussi en 1883 qu'ont paru *Une Vie*, cinquante-huit nouvelles et sept chroniques. En 1885, on observe l'abolition du réflexe lumineux aux deux yeux; l'accommodation est faible à droite, parésiée à gauche. Mais c'est pourtant en 1885 que sont sortis en librairie *Bel-Ami* ainsi que trente-neuf nouvelles. Jusqu'en 1888, les troubles oculaires et la baisse de l'état général s'aggraveront, les hallucinations se feront plus fréquentes :

« Une fois sur deux, en rentrant chez moi, je vois mon double. J'ouvre ma porte et je me vois assis sur mon fauteuil. Je sais que c'est une hallucination au moment même où je l'ai. »

La production littéraire de l'écrivain reste considérable mais on le dit très délirant, mégalomane, et processif. Et c'est exact qu'il fit effectuer de nombreuses enquêtes

concernant des bruits nocturnes l'empêchant de dormir. En 1891, un oculiste, après examen, peut constater :

« Le fond des yeux est normal. Rigidité absolue des deux pupilles à l'action de la lumière. Œil gauche : pupille en mydriase, paralysie de l'accommodation. Œil droit : pupille en myosis, accommodation normale. L'état général est fort altéré, le travail intellectuel devient difficile; l'esprit reste très alerte, l'intérêt très éveillé, la mémoire sans défaillances et l'état affectif bien conservé. »

Au début de l'année 1892, il fit une tentative de suicide bizarre; le revolver ayant été désarmé à son insu, il s'est précipité sur un rasoir mais n'a pu réussir à mettre fin ses jours. C'est après ce geste qu'il fut interné (le 6 janvier 1892) à la maison de santé de Passy; il vécut là ses derniers dix-huit mois, faisant des actes totalement incohérents et prononçant des propos délirants. Il plantait, par exemple, des petites branches dans la terre du jardin, assuré qu'il était d'y trouver l'année suivante des petits Maupassant; ou bien il se promenait dans le parc en poursuivant un ennemi imaginaire qu'il accusait de pédérastie, vice qu'il ne pouvait souffrir. Il meurt le 6 juillet 1893, âgé de quarante-trois ans.

Nous retiendrons de ce résumé très succinct de la vie pathologique de Guy de Maupassant les différents symptômes qui entrent dans le cadre de la paralysie générale. On y retrouve les signes neurologiques (troubles oculaires, dysarthrie telle qu'elle a pu apparaître chez Maupassant en 1887 puis 1891, crises comitiales dont on signale la première en septembre 1888, troubles neuro-végétatifs et trophiques, troubles de la marche qui sont signalés pour la première fois en décembre 1891) et bien sûr les symptômes psychiatriques (avec un état démentiel, des troubles de l'humeur et des idées délirantes à thème principal mégalomane). Il est pourtant à signaler que la production littéraire de Maupassant est restée

jusqu'à la fin très abondante, et considérée souvent comme écrite par un homme tout à fait normal. C'est ce qui fait soutenir à M. le docteur Charles Ladame que l'écrivain n'était non pas atteint, du moins dans les premiers temps, de paralysie générale, mais de syphilis simple du système nerveux, sans atteinte encéphalique. Pourtant l'intensité du syndrome psychiatrique, malgré son apparition secondaire, nous incline à penser que Guy de Maupassant était bien atteint d'une paralysie générale.

Le docteur Meuriot meurt le 3 mai 1901, et la succession à la direction de Passy est alors assurée par... son propre fils, également psychiatre. A la mort de la veuve du docteur Meuriot père, 1922, la propriété du 17 de la rue Berton se trouve dans l'obligation d'être morcelée, peu de fortunes étant alors capables de supporter de telles charges. La partie la plus importante est actuellement occupée par l'Ambassade de Turquie, locataire des lieux depuis 1946, propriétaire depuis le 29 mars 1955. Les quatre hectares et demi de l'ancienne propriété sont situés entre les actuelles rues d'Ankara, Germain-Sée, Berton, et le Quai de Passy.

D'autre part, nous avons pu retrouver, grâce à l'amabilité et aux recherches de la Société Historique de Passy et d'Auteuil, le règlement de la maison de santé de Passy. Il nous semble primordial de le transcrire ici dans son intégralité.

RÈGLEMENT DU SERVICE INTÉRIEUR

De l'asile privé d'aliénés

dirigé par

Monsieur le docteur BLANCHE

1^{re} Section

DESTINATION DE L'ÉTABLISSEMENT

ARTICLE PREMIER

L'asile privé de Passy est exclusivement consacré aux aliénés des deux sexes.

ARTICLE 2

Il reçoit les aliénés placés volontairement ou d'office, mais toujours entretenus par les familles.

L'asile est autorisé à recevoir quatre-vingt-cinq aliénés, quarante-sept hommes et trente-huit femmes.

2^e Section

ADMINISTRATION

ARTICLE 3

L'asile est administré par M. le docteur Meuriot

qui tient lui-même les registres prévus par la loi du 30 juin 1838.

3^e Section

EMPLOYÉS ET PRÉPOSÉS

ARTICLE 4

Les divers préposés et gens de service sont sous l'autorité du directeur et sous les ordres immédiats du chef de service auquel ils sont attachés.

ARTICLE 5

Le concierge est tenu de faire exécuter à l'égard de tous, sans exception, la consigne générale et les consignes particulières qui lui sont données par le directeur.

4^e Section

SERVICE MÉDICAL

ARTICLE 6

Le personnel du service médical est composé ainsi qu'il suit :

- 1^o Un médecin directeur
- 2^o Un médecin consultant
- 3^o Un médecin adjoint

ARTICLE 7

Sont attachés au service médical :

- 1^o Une surveillante de la section des femmes
- 2^o Un surveillant en chef de la section des hommes

5^e Section

ARTICLE 8

Le service médical est placé sous l'autorité du médecin directeur.

ARTICLE 9

Le médecin directeur remplit sous sa responsabilité toutes les obligations imposées aux médecins des établissements d'aliénés par la loi du 30 juin 1838.

Pour la délivrance des certificats que cette loi exige, il est suppléé par le médecin adjoint dans le cas d'absence autorisée ou d'empêchement constaté.

ARTICLE 10

Le médecin directeur règle le mode de placement, de surveillance et de traitement des aliénés.

Il désigne seul les aliénés pour les travaux et les exercices auxquels ils peuvent être occupés.

Il s'assure que les employés et gens de service ont pour les aliénés et les malades les égards convenables et veille à la bonne tenue des salles et des quartiers.

ARTICLE 11

Il visite chaque jour les aliénés de toute classe et de toute catégorie le matin et le soir.

Il est accompagné dans cette visite qui commence, du 1^{er} avril au 30 septembre à 7 heures du matin et du 1^{er} octobre au 31 mars à 8 heures du matin, par le surveillant en chef chez les hommes et par la surveillante en chef chez les femmes.

ARTICLE 12

Le médecin directeur tient ou fait tenir au moment de sa visite, les cahiers de visite, le cahier de pharmacie et le cahier des notes, pour les observations.

ARTICLE 13

Le médecin directeur et le médecin adjoint résident dans l'établissement.

6^e Section
MÉDECIN-ADJOINT

ARTICLE 14

Le médecin adjoint seconde le médecin directeur dans toutes les parties du service et le remplace en cas d'absence ou d'empêchement.

ARTICLE 15

Le médecin adjoint est soumis comme le médecin directeur, aux prescriptions de la loi du 30 juin 1838 en ce qui le concerne.

7^e Section
CHIRURGIEN

ARTICLE 16

Le traitement des maladies chirurgicales est confié à un chirurgien.

ARTICLE 17

Le chirurgien est immédiatement appelé dans tous les cas qui exigent des soins chirurgicaux.

ARTICLE 18

Le chirurgien ne réside pas dans l'établissement.

8^e Section
SURVEILLANTE ET SURVEILLANT EN CHEF
INFIRMIERS ET INFIRMIÈRES

ARTICLE 19

Le surveillant et la surveillante en chef, les infirmiers et les infirmières sont placés sous l'autorité du médecin directeur, en tout ce qui concerne le service médical et les fonctions qu'ils ont à remplir auprès des malades.

ARTICLE 20

Le surveillant et la surveillante en chef sont spécialement chargés de maintenir le bon ordre et la discipline dans leurs sections respectives, d'assister à la distribution des aliments, et de veiller à ce qu'elle soit faite conformément aux prescriptions des cahiers de visite, d'assister à la distribution des médicaments et de veiller à ce que les malades les prennent en temps utile, d'assister aux communications des visiteurs avec les malades et de veiller à ce qu'il ne soit remis à ces derniers ni comestibles, ni instruments tranchants ou piquants, ni aucun autre objet sans l'autorisation écrite du médecin directeur.

ARTICLE 21

Un service de nuit est institué et comprend :

- 1^o La veille continue d'un infirmier dans la section des hommes et d'une infirmière dans la section des femmes.
- 2^o Des rondes, spécialement confiées au surveillant et à la surveillante en chef, dans leurs sections respectives.

ARTICLE 22

Le droit d'ordonner l'emploi des moyens de contrainte appartient exclusivement au médecin directeur.

Si, dans un intérêt de sûreté, les infirmiers et les infirmières se trouvent forcés de recourir d'urgence à l'emploi de l'un de ces moyens, ils doivent en rendre compte immédiatement au surveillant ou à la surveillante en chef, qui sont tenus d'en informer, dans le plus bref délai, le médecin directeur et, en son absence, le médecin adjoint.

ARTICLE 23

Il est expressément interdit au surveillant et à la surveillante en chef ainsi qu'aux infirmiers et aux infirmières, d'infliger aux malades quelque punition que ce soit, et de rien changer au régime qui leur est attribué par le règlement ou qui leur est prescrit par le médecin.

ARTICLE 24

Tout infirmier ou infirmière convaincu d'avoir maltraité

un aliéné est immédiatement congédié sans préjudice des poursuites judiciaires qui pourraient être intentées.

9^e Section

SERVICE RELIGIEUX

ARTICLE 25

Le service religieux est confié à un aumônier.

ARTICLE 26

L'aumônier célèbre la messe tous les dimanches et jours fériés. L'heure de la messe est fixée à 9 heures pour les dimanches et jours de fêtes. Il administre les secours spirituels aux malades, ainsi qu'aux fonctionnaires, employés et gens de service qui les réclament. Tous les autres exercices particuliers et extraordinaires ne peuvent avoir lieu que du consentement du directeur.

ARTICLE 27

Les aliénés des deux sexes ne sont admis aux offices qu'avec la permission du médecin directeur.

Ils doivent être complètement séparés dans l'intérieur de la chapelle.

ARTICLE 28

Avant de communiquer avec les aliénés, l'aumônier doit prendre auprès du médecin directeur, les indications nécessaires.

Il doit s'abstenir de toute relation avec eux dans le cas où le médecin directeur déclare que sa présence peut être préjudiciable.

10^e Section

ADMISSIONS, SORTIES ET DÉCÈS

ARTICLE 29

Le médecin directeur se conforme aux dispositions de

la Loi du 30 juin 1838, qui règlent les formalités relatives à l'admission, au séjour et à la sortie des aliénés.

ARTICLE 30

Les aliénés placés par l'autorité, sur la présentation de l'ordre de placement, et les aliénés placés par les familles, sur la justification des formalités légales et réglementaires, sont admis à l'asile à toute heure du jour et de la nuit.

ARTICLE 31

Au moment de l'admission, le médecin directeur ou, à défaut, le médecin adjoint résident, rédige le bulletin médical d'admission, visite le malade et l'installe.

ARTICLE 32

Les pensionnaires sont tous entretenus aux frais des familles et ne forment qu'une seule classe.

ARTICLE 33

Les pensions se payent d'avance, par trimestre ou par mois. Tout mois commencé est dû en entier à l'établissement. En cas de sortie ou de décès du pensionnaire, les sommes payées d'avance sont remboursées, déduction faite du mois échu ou commencé.

ARTICLE 34

Chaque pensionnaire est tenu d'apporter, en entrant, un trousseau dont la composition est déterminée par le règlement intérieur. Le trousseau est entretenu aux frais de la famille. Il lui est rendu dans l'état où il se trouve à la sortie ou au décès du pensionnaire.

ARTICLE 35

Le chauffage et l'éclairage sont compris dans le prix de la pension.

ARTICLE 36

Les vêtements, linge et objets divers appartenant aux

aliénés sont inventoriés au moment de leur admission et déposés à la lingerie.

ARTICLE 37

Les aliénés dont la sortie est permise ou ordonnée ne peuvent être remis qu'aux ayants droit sur leur personne, ou à des représentants dûment autorisés.

Ne sont également remis qu'aux ayants droit, ou à leurs représentants, et seulement sur décharge écrite, les objets de toute nature appartenant aux malades sortants.

ARTICLE 38

En cas de décès d'un aliéné, le directeur en donne avis dans les 24 heures à l'officier de l'État Civil et inscrit sur le registre les détails et les renseignements nécessaires à la rédaction de l'acte de décès.

ARTICLE 39

En cas de décès par suite de suicide, ou de meurtre, le directeur appelle un officier de police à constater avec le médecin directeur l'état du cadavre et les circonstances se rapportant au décès. Le médecin directeur en rédige un procès-verbal qui est transcrit sur le registre légal, à la suite des annotations mensuelles.

11^e Section

RÉGIME ALIMENTAIRE

ARTICLE 40

Le régime alimentaire est le même pour tous les pensionnaires.

ARTICLE 41

Le régime alimentaire est gras tous les jours de l'année sauf le Vendredi Saint.

ARTICLE 42

Le régime alimentaire est modifié individuellement en vertu des prescriptions du médecin directeur.

ARTICLE 43

Tous les repas sont pris en commun et dans les réfectoires, sauf le cas où, d'après la prescription du médecin, certains pensionnaires doivent manger isolément.

L'heure des repas est fixée comme suit :

Premier repas : 7 heures

Deuxième repas : 10 heures et demie

Troisième repas : 5 heures et demie

12^e Section

COUCHER, HABILLEMENT ET MESURES DE PROPRETÉ

ARTICLE 44

Les lits des malpropres ont un fond garni en zinc, formé de quatre plans inclinés vers un orifice central communiquant par un tuyau avec un vase fermé. Ils ont pour fourniture de la zostère.

ARTICLE 45

Les lits d'agités sont fixés au sol, leurs fournitures sont appropriées à l'état des malades.

ARTICLE 46

Les lits sont munis de rideaux attachés au plafond, de manière à céder sous l'influence d'une faible traction.

ARTICLE 47

Les vases de nuit sont en faïence pour les malades tranquilles et en caoutchouc pour les malades agités.

ARTICLE 48

Tous les malades prennent au moins un bain par semaine.

13^e Section

TRAVAIL

ARTICLE 49

Le travail est institué à l'asile autant que possible comme moyen de traitement et de distraction pour les malades.

ARTICLE 50

Le médecin désigne les aliénés qui doivent y prendre part et le genre de travail auquel ils peuvent être occupés.

Le travail comprend :

- 1^o La participation aux soins du ménage
- 2^o Le travail de culture, de jardinage
- 3^o Le travail de couture

14^e Section

OCCUPATIONS INTELLECTUELLES ET DISTRACTIONS

ARTICLE 51

Des occupations intellectuelles et des distractions au moyen de jeux sont assurées aux aliénés qui y prennent part sur la désignation du médecin directeur et, lorsqu'il s'agit d'exercices corporels, sous la surveillance des infirmiers et infirmières.

Il est interdit aux aliénés de jouer de l'argent.

ARTICLE 52

Du tabac à priser ou à fumer en quantité déterminée est fourni, sur la demande et aux frais de la famille.

ARTICLE 53

Aucun aliéné n'est autorisé à avoir à sa disposition des moyens de faire du feu.

Il n'est permis aux aliénés de fumer qu'à des heures déterminées sous la surveillance des infirmiers.

15^e Section

VISITES ET SORTIES

ARTICLE 54

Les aliénés ne peuvent être visités par leurs parents et leurs amis que sur la permission du médecin.

ARTICLE 55

Les visites se font au jardin ou au parloir, sous la surveillance des infirmiers et des infirmières; dans les cas exceptionnels de convenance ou de nécessité, reconnus par le médecin, elles peuvent se faire dans les divisions et dans les chambres des pensionnaires.

ARTICLE 56

Les visites ont lieu tous les jours, de midi à 4 heures. Elles doivent immédiatement cesser toutes les fois qu'elles ont pour effet d'agiter le malade.

ARTICLE 57

Aucun aliéné ne peut faire de promenades extérieures, s'il n'est accompagné d'un infirmier ou d'une infirmière, ou s'il n'est confié ou à un parent ou à un ami qui prend la responsabilité de la surveillance du malade au seuil de l'établissement.

16^e Section

EMPLOI DE LA JOURNÉE

ARTICLE 58

Les aliénés se lèvent du 1^{er} Mai au 1^{er} Octobre à 7 heures

du matin et du 1^{er} Octobre au 1^{er} Mai à 8 heures. Ils se couchent, dans la 1^{re} période à 9 heures du soir et dans la seconde à 9 heures et demie du soir. La journée est employée en promenades, en jeux et en visites.

17^e Section

DISPOSITIONS GÉNÉRALES

ARTICLE 59

La porte de l'établissement est ouverte à 5 heures du matin, du 15 avril au 15 septembre, et fermée à 11 heures du soir; du 15 septembre au 15 avril, elle est ouverte à 6 heures et fermée à 10 heures du soir.

ARTICLE 60

Les employés qui habitent l'établissement ne peuvent y entrer ou en sortir avant ou après les heures fixées par l'article précédent, sans une autorisation spéciale.

ARTICLE 61

Nul étranger ne peut être autorisé à se mettre en rapport avec les malades.

ARTICLE 62

Toute introduction de comestibles, de boissons spiritueuses, d'instruments tranchants ou piquants, de livres, de journaux et généralement d'objets susceptibles d'un emploi dangereux ou nuisible dans un asile d'aliénés, est rigoureusement interdite, outre le cas où le directeur juge devoir l'autoriser.

ARTICLE 63

Les aliénés ne peuvent avoir d'argent à leur disposition qu'avec l'autorisation du directeur.

ARTICLE 64

Le médecin et l'aumônier ont seuls le droit de pénétrer,

pour l'exercice de leurs fonctions respectives, dans la division des femmes, et ils n'y entrent qu'accompagnés par le surveillant et la surveillante.

Est interdite aux employés du sexe masculin l'entrée dans les divisions des femmes, aux employées de sexe féminin dans les divisions des hommes, si ce n'est pour les besoins du service, sur l'autorisation expresse du médecin directeur.

ARTICLE 65

Les infirmiers, les infirmières, servants et servantes, ne peuvent sortir dans le jour et découcher qu'avec l'autorisation du directeur.

GÉRARD DE NERVAL

L'histoire du cœur d'un grand poète n'est indifférente à personne.

G. de Nerval.

Nous avons voulu consacrer un chapitre spécial à cet écrivain pour plusieurs raisons. D'une part, Gérard de Nerval a été soigné par Esprit Blanche à Montmartre, puis par Émile Blanche à Passy. D'autre part, grâce à son livre *Aurelia*, nous pouvons reconstituer les grandes étapes de sa maladie. Enfin, la correspondance entre Gérard et Émile Blanche fut si importante qu'elle nous permettra de mieux connaître les rapports médecin-malade.

Si l'acte de naissance de Gérard Labrunie fut brûlé sous la Commune, il a été néanmoins possible de reconstituer son état-civil d'après les extraits de la Faculté de Médecine où il s'était inscrit en 1828, uniquement pour accéder au désir de son père qui voulait voir son fils embrasser la même carrière que lui. Gérard Labrunie a donc vu le jour à vingt heures, le 22 mai 1808, à Paris dans le quartier Saint-Méry. Son père, Étienne Labrunie, médecin militaire, est nommé en 1810 directeur de l'hôpital de Hanovre, puis de celui de Glogau; c'est dans cette ville que meurt le 29 novembre 1810, sa femme, la mère de

Gérard, sans avoir revu son fils depuis plus de deux ans.

C'est en février 1841 que se produisit la première « crise de folie » de Gérard de Nerval (tel était le pseudonyme qu'il s'était choisi dix ans plus tôt), alors qu'il avait déjà écrit de nombreux ouvrages, parmi lesquels on peut noter une traduction de *Faust* et de nombreux essais dramatiques. Auparavant, au début de l'année 1840, l'écrivain se plaignait déjà d'une fatigue cérébrale, avec perte du raisonnement. Le docteur Veuillot, qu'il avait consulté, accusait l'abus des liqueurs fortes. Mais l'année suivante, ces symptômes assez mineurs font place à ceux d'une intense excitation, sentiment de toute-puissance et onirisme hallucinatoire, états extatiques, dissociation de la personnalité, « théomanie ». C'est ainsi qu'on le transporte chez Mme de Saint-Marcel, maison de santé établie au n° 6 de la rue de Picpus, d'où il sort le 21 mars suivant pour être bientôt conduit à Montmartre, « sous le joug assez dur du docteur (Esprit) Blanche » (1). La folie était certaine et déjà, le 1^{er} mars, dans son feuilleton au *Journal des Débats*, Jules Janin avait écrit « l'épitaphe » de l'esprit de l'écrivain, et le monde des lettres le croyait perdu à jamais. Et Gérard lui-même se sentait perdu, effrayé d'être dans « une maison de sages et que les fous soient au-dehors » (2), dans « une sorte de villa fashionable et même aristocratique » (3), peuplée de charmantes personnes « qui se croient malades parce qu'elles sont dans une maison de santé ». Quoiqu'il en soit, son séjour à Montmartre ne se terminera que le 21 novembre 1841 ; « j'ai fait un rêve très amusant et je le regrette ». En effet, lors de son départ de la maison de santé, il ne critiquait pas encore sa maladie comme en témoigne cette phrase :

« ... comme il y a ici des médecins et des commissaires qui veillent à ce qu'on n'étende pas le champ de la poésie aux dépens de

(1) Lettre à Delphine de Girardin, 27 avril 1841.

(2) Lettre à Delphine de Girardin, 27 avril 1841.

(3) Lettre à Jules Janin, 24 août 1841.

la voie publique, on ne m'a laissé sortir et vaquer définitivement parmi les gens raisonnables que lorsque je suis convaincu bien formellement d'avoir été malade, ce qui coûtait beaucoup à mon amour-propre et même à ma véracité » (1).

Bien qu'il ne soit pas de notre propos de discuter de la maladie mentale de Gérard de Nerval, mais plutôt de le citer parmi les pensionnaires célèbres des maisons de santé de Montmartre et de Passy, et parmi les amis d'Émile Blanche, les symptômes présentés par Nerval en 1841 font d'emblée penser à un accès maniaque, notamment l'exaltation psychique (« l'étourdissement qui se compliquait du soin des affaires que j'avais à terminer ») et « l'éloquence particulière » que montraient les propos de l'écrivain. Pourtant une psychose dissociative chronique, sous le masque d'épisodes maniaques et dépressifs atypiques à intervalles courts, paraît être la maladie réelle de Gérard de Nerval. Les documents du docteur Blanche ont été, hélas, tous détruits mais quelques faits tendent à soutenir cette hypothèse. Par exemple, l'épisode de dédoublement qui a marqué la crise de 1841 (« l'homme est double », « je sens deux hommes en moi ») et qui a été ressenti de nombreuses fois par la suite comme en témoigne *Aurelia* : « Je suis l'autre » ou bien « chaque homme a son double ». Un autre fait troublant est le délire incohérent, plutôt mystique, tel qu'il est décrit dans *Aurelia*, ou encore le suicide étrange de 1855, sans que soient retrouvés les grands thèmes du suicide mélancolique. Et surtout il faut noter l'angoisse schizophrénique typique telle que Gérard de Nerval lui-même nous la dépeint :

« Arrivé sur la place de la Concorde, ma pensée était de me détruire. A plusieurs reprises, je me dirigeai vers la Seine, mais

(1) Lettre à Madame Alexandre Dumas, novembre 1841.

quelque chose m'empêchait d'accomplir mon dessein. Les étoiles brillaient dans le firmament. Tout à coup il me sembla qu'elles venaient de s'éteindre à la fois comme les bougies que j'avais vues à l'église. Je crus que les temps étaient accomplis, et que nous touchions à la fin du monde annoncée dans l'Apocalypse de Saint-Jean. Je croyais voir un soleil noir dans le ciel désert et un globe rouge de sang au-dessus des Tuileries.... Arrivé vers le Louvre, je marchai jusqu'à la place, et là un spectacle étrange m'attendait. A travers des nuages rapidement chassés par le vent, je vis plusieurs lunes qui passaient avec une grande rapidité. Je pensai que la Terre était sortie de son orbite et qu'elle errait dans le firmament comme un vaisseau démâté, se rapprochant ou s'éloignant des étoiles qui grandissaient ou diminuaient tour à tour. »

De l'évolution de la maladie de Gérard de Nerval jusqu'en 1851 (époque qui suit sans transition la première crise dans *Aurelia*), on ignore tout, ou peu s'en faut. Néanmoins, dans une lettre à son père datée de décembre 1842, une phrase en apparence bien banale peut faire supposer un petit épisode dépressif :

« L'hiver dernier a été pour moi déplorable, l'abattement m'ôtait les forces, l'ennui du peu que je faisais me gagnait de plus en plus et le sentiment de ne pouvoir exciter que la pitié à la suite de ma terrible maladie, m'ôtait même le plaisir de la société ».

En 1843, Gérard entreprend un long voyage vers l'Orient, qui sera suivi de multiples petits périple en France, à

Londres. Sont-ils voyages pathologiques ou simplement matière à des écrits journalistiques qui paraîtront ultérieurement? Toujours est-il que ce n'est qu'en 1846, à la suite d'une nouvelle crise, qu'il reçoit les soins du docteur Aussandon, puisqu'il est soigné dans la maison de santé du docteur Ley. L'année suivante, l'échec théâtral du *Chariot d'enfant* provoque un nouvel accès dépressif pour lequel Gérard de Nerval est à nouveau soigné par le docteur Aussandon.

Le 24 septembre 1851, à la suite d'une dangereuse chute (survenue probablement, pour M. de Clérambault, au cours d'un accès maniaque), un épisode dépressif avec sentiment d'indignité motive un séjour chez le docteur Emile Blanche, à Passy jusqu'à la fin du mois de novembre 1851. Début 1852, après une hospitalisation à la maison Dubois (maison de santé municipale), pour érysipèle, l'écrivain quitte Paris pour un voyage en Hollande et Belgique. A la fin de cette même année et jusqu'à la date de son deuxième séjour à la maison Dubois (le 6 février 1853), il se montre angoissé, effrayé d'être maudit, très déprimé; il veut réparer ses pseudo-torts et erre dans les rues « pour apaiser l'orage qui grondait dans sa tête ». Il reste à l'hospice Dubois jusqu'au 27 mars mais y retourne au mois d'avril pour en ressortir peu de temps après. Il pouvait écrire le 10 juin à Eugène de Stadler :

« Je me trouve enfin tout à fait bien portant, car jusque-là j'avais encore des papillons noirs ».

Après la parution de *Sylvie*, le 15 août, dans la *Revue des Deux Mondes*, il est en proie à une excitation intense avec troubles importants du sommeil, déambulations nocturnes, actes désordonnés et bizarres; cet accès le mène, le 26 août, à l'hospice de la Charité où la camisole est nécessaire pour le maintenir :

« Je marchai à grands pas, parlant avec

animation de l'ignorance des hommes qui croyaient pouvoir guérir avec la science seule, et, voyant sur la table un flacon d'éther, je l'avalai d'une gorgée. Un interne, d'une figure que je comparais à celle d'un ange, voulut m'arrêter, mais la force nerveuse me soutenait, et, prêt à le renverser, je m'arrêtai, lui disant qu'il ne comprenait pas quelle était ma mission ».

Le lendemain, il est amené chez Blanche à Passy. Là, dans cette maison qu'il connaît déjà, son état est très variable d'un jour à l'autre. C'est en décembre qu'il commence *Aurelia*, récit dans lequel il tentera d'écrire ses rêves, ses impressions, et ceci sur les conseils de Blanche. Jules Janin, venu le voir à Passy, décrit à sa femme l'homme qu'il a rencontré :

« A propos de fou, j'ai vu tout à l'heure ce pauvre et charmant Gérard de Nerval. Il est fou, absolument. Il a le délire, mais il est si doux, et dans sa douceur tant de grâce, et tant d'esprit, et tant de charmantes choses çà et là répandues au milieu du désastre et du désordre de ses sens... »

Le docteur Blanche avait accepté que Gérard reçoive des visites de ses amis, à la condition que ceux-ci ne viennent pas en même temps; il avait également autorisé, chose exceptionnelle, que les meubles du poète soient apportés dans la chambre de celui-ci à la clinique.

Sorti de Passy le 27 mai 1854, Nerval part le même jour pour l'Allemagne. Il revient à Paris à la fin du mois de juillet, et est à nouveau interné chez Blanche le 6 août. Le 23 septembre, il écrit à la Société des Gens de Lettres pour que ses membres appuient sa demande de mise en liberté. C'est contre le gré du docteur Blanche, qui pense cette sortie trop prématurée, que l'écrivain quitte Passy

le 9 octobre, il écrit à son compagnon d'infortune et ami, Antoni Deschamps :

« Je conviens officiellement que j'ai été malade. Je ne puis convenir que j'ai été fou, ou même halluciné ».

Peu de temps après, il dit à Louis Legrand, un de ses amis :

« Je passe des heures entières à me retrouver. Je n'en finirai jamais... Croyez-vous que je puisse écrire à peine deux lignes par jour tant les ténèbres m'envahissent! »

Gérard de Nerval mène une vie errante, sans domicile fixe. Il habite pour un temps à l'hôtel des Bons-Enfants, sa tante à laquelle Blanche l'avait confié ne pouvant le recevoir. C'est à cette dernière qu'il confiera le 24 janvier 1855 : « Ne m'attends pas ce soir, car la nuit sera blanche et noire »; le lendemain, il se rend chez son ami Asselineau pour lui emprunter sept sous et lui déclare :

« Je ne sais pas ce qui va m'arriver, mais je suis inquiet. Depuis plusieurs jours, je ne puis plus littéralement écrire une ligne. Je crains de ne plus pouvoir rien produire... Je veux encore essayer aujourd'hui ».

Le lendemain, on découvre son corps et, à la date du 26 janvier 1855, les archives de la Morgue recèlent une fiche à la rigueur administrative concernant un suicide :

numéro d'ordre : 21.

numéro de la table : 14.

date d'entrée : 26 janvier 1855.

heure d'arrivée : 9 h 30 du matin.

noms, prénoms : Gérard Labrunie, dit de Nerval.

sexe : masculin.

âge : 47 ans.

Lieu de naissance : Paris (Seine).

Etat-civil : célibataire.

Profession : Homme de lettres.

Demeure : 13, rue des Bons-Enfants.

Quartier : Palais-Royal.

Vêtements et objets : 1 habit noir;

2 chemises en calicot;

2 gilets de flanelle;

1 pantalon de drap gris vert;

souliers vernis;

chaussettes en coton roux;

guêtres de drap gris;

col noir en soie;

1 chapeau noir;

1 mouchoir blanc.

Genre de mort : suspension.

Temps écoulé depuis la mort : quelques heures.

Suicide ou homicide : suicide.

Causes présumées : inconnues.

Envoyé par : commissaire de police du quartier Saint-Méry.

Lieu : voie publique, rue de la Vieille-Lanterne.

Epoque de l'inhumation : 30 janvier 1855.

La Société des Gens de Lettres a réclamé le corps.

Peu de temps avant sa mort, il avait écrit quelques vers dont un sonnet dans lequel il se livre, à notre avis, plus que dans toute autre œuvre :

Il a vécu tantôt gai, comme un sansonnet,
Tour à tour, amoureux, insoucieux et tendre,
Tantôt sombre et rêveur comme un sombre Clitandre,
Un jour il entendit qu'à sa porte on sonnait.
C'était la Mort! Alors il la pria d'attendre
Qu'il eût posé le point à son dernier sonnet;
Et puis, sans s'émouvoir, il s'en alla s'étendre
Au fond du coffre froid où son corps frissonnait.

Il était paresseux, à ce que dit l'histoire
Il laissait trop sécher l'encre dans l'écritoire.
Il voulait tout savoir, mais il n'a rien connu.
Et quand vint le moment, où, las de cette vie,
Un soir d'hiver, enfin, l'âme lui fut ravie,
Il s'en alla disant : Pourquoi suis-je venu ?

QUATRIÈME PARTIE

Dans un chapitre antérieur, nous avons tenté de montrer ce qu'était la psychiatrie au XIX^e siècle ; nous savons tous ce qu'elle est devenue à notre époque. Le réel essor de cette matière a pris naissance au siècle dernier grâce à la réflexion et à l'action de médecins comme Pinel et Esquirol. Ceux-ci ont eu leurs continuateurs, parmi lesquels Parchappe, Cabanis, et bien d'autres qui ont œuvré pour que les rigueurs corporelles soient définitivement ôtées de l'arsenal thérapeutique en psychiatrie. A côté de ces médecins, connus pour l'immense travail qu'ils ont accompli dans les hôpitaux publics, pour l'enseignement qu'ils ont dispensé à de jeunes confrères, tant verbalement que par les écrits qu'ils ont laissés, d'autres ont agi dans le même sens mais dans des structures hospitalières très particulières : les maisons de santé privées. Tel est le cas des docteurs Blanche auxquels nous allons nous intéresser maintenant en reprenant les notes et livres qu'ils nous ont légués et en étudiant leurs idées quant au rôle du médecin psychiatre dans l'institution et quant à la relation médecin-malade.

Esprit BLANCHE : Le traitement moral

Dans les deux seuls ouvrages que le docteur Esprit Blanche a publiés, il est question du traitement moral tel que Pinel nous l'avait décrit. Le premier livre a été

publié en 1839 et avait pour titre *Du danger des rigueurs corporelles dans le traitement de la Folie*; le deuxième, écrit en 1840, s'intitulait *De l'état actuel de la Folie en France*.

Dans le premier ouvrage cité, le docteur Blanche s'insurge contre les rigueurs corporelles qui ont été vantées par un de ses confrères, le docteur Leuret. Il oppose à celui-ci des citations de Pinel et d'Esquirol dans lesquelles ceux-ci réfutent catégoriquement toute sévérité d'ordre corporel envers les malades. Néanmoins l'auteur souscrit à l'opinion de ses deux éminents confrères pour lesquels la base du traitement moral est malgré tout l'intimidation, à condition qu'elle reste sur un plan purement verbal :

« Personne plus que moi peut-être ne sent la nécessité d'inspirer aux maniaques une crainte salutaire et le besoin impérieux d'exercer sur eux un ascendant irrésistible... Présentez-vous à lui avec un extérieur grave, un regard fixe, des paroles énergiquement prononcées, il croira avoir rencontré cet appui, et passera facilement envers vous de cette espèce de fascination à la confiance, de la confiance au respect, et du respect à une soumission aveugle ».

Malgré la négation de tout moyen coercitif, il est à rappeler que les traitements qui étaient en vigueur à l'époque, même dans les services des médecins que nous citons, nous paraissent à l'heure actuelle sans rapport avec un véritable traitement moral : bains, saignées, purgatifs et camisoles.

Dans son deuxième ouvrage, Esprit Blanche se montre de plus en plus ironique envers le docteur Leuter, l'accusant avec humour d'avoir étudié les rapports qui pouvaient exister entre le pouls des aliénés, la marche du soleil et les phases de la lune (mémoire de Leuret effec-

tivement écrit en 1832). Puis Blanche expose une théorie organiciste selon laquelle l'altération des méninges prendrait une part très importante dans la survenue de la folie, tout en reconnaissant que les quelques travaux cherchant des traces pathologiques sur le cerveau des aliénés n'ont guère de résultats positifs. Mais il revient dans une partie de son livre qu'il intitule « partie pratique », au récent ouvrage du docteur Leuret dans lequel celui-ci a remplacé le mot intimidation par celui de douleur, et il cite un passage de l'exposé de son confrère ;

« Pour exciter la douleur, je fais le plus ordinairement usage de la douche et des affusions froides. Pour les affusions, je fais coucher (et sans doute garrotter, écrit Blanche) le malade sur le plancher, et j'ordonne qu'on lui jette plusieurs seaux d'eau froide sur le corps... le nombre des seaux varie de 4 ou 5 à 20, 25 et même plus ».

Enfin Esprit Blanche conclut en ces mots : affirmer qu'intimidation et douleur sont la base du traitement de la folie est un « barbare sophisme ». En fait il était plus facile au docteur Blanche, médecin d'un asile privé, de ne pas employer de rigueurs corporelles (ou « immorales raides » selon l'expression de Charles Péguy) ; en effet, les malades, moins nombreux, étaient plus souvent en contact avec le médecin, et ainsi celui-ci les connaissait bien davantage. Dans les asiles publics, le nombre de malades confiés à un seul médecin variait de 600 à 1000, parfois 1500 ; ce qui fait dire à Maxime du Camp :

« Ecoutons les malades, ils ont un mot familier : *Le médecin va passer, le médecin passe*. Il passe en effet, et ne peut guère faire autrement car il n'a pas le loisir de s'arrêter... »

Quant à Sérieux, il nous précise que l'action thérapeu-

tique « qui peut être exercée au cours du passage forcément rapide d'un médecin devant 600 ou 800 malades » est bien inefficace. De plus, dans les asiles privés, les malades étaient choisis. Le docteur Blanche, comme nous l'avons vu précédemment, vivait tout le temps avec eux, au milieu d'eux, et faisait même participer sa famille à leur vie : ainsi sa voix « suffisait ordinairement pour rappeler à l'ordre les plus indociles ». Il préconise également de fréquentes sorties à la campagne, afin que les malades « soient convaincus qu'ils ne sont pas privés de leur liberté ».

En résumé, nous pouvons constater que l'œuvre d'Esprit Blanche s'est située dans la ligne qu'avaient tracée Pinel et Esquirol, c'est-à-dire celle qui tendait à appliquer aux malades mentaux un traitement moral qui reposait sur la douleur associée à une certaine fermeté. L'insensé était désormais considéré comme un malade, certes, mais contre lequel il fallait protéger la société. La psychiatrie, après avoir été répressive, devenait moralisatrice, mais l'isolement de l'aliéné était inévitable, alors qu'on laissait libres « les folies sociales » (1). Pourtant, Montaigne déjà, écrivait dans ses *Essais* :

« De temps en temps on saisit dans la foule un homme qu'on enferme ensuite dans les petites maisons pour rassurer les autres en leur faisant croire qu'il n'y a que celui-là de toqué. »

Antoine-Emile BLANCHE : la relation médecin-malade et l'institution.

Antoine-Emile Blanche, quant à lui, dans son ouvrage de 1880 (*Quelques considérations sur le traitement moral*

(1) Docteur Briere de Boismont.

de la Folie), semble suivre le chemin tracé par son père puisqu'il commence ainsi son livre : « Donner une plus large part au traitement moral, c'est rendre les soins plus complets et plus efficaces ». Puis il fait un constat des établissements psychiatriques en France qui sont de deux types opposés. D'une part, les asiles privés où les malades sont en nombre restreint alors que les membres du personnel sont en nombre suffisant, et où les médecins sont en contact permanent avec les pensionnaires. Hélas, ces maisons de santé privées sont réservées aux privilégiés, le prix des soins étant très élevé.

D'autre part, les asiles publics, où l'insuffisance de personnel médical et de surveillance est la cause de bien des échecs. Pour remédier à cet état de fait, il préconise la création de trois sortes d'établissements. Des asiles exclusivement réservés aux cas aigus, avec tous les moyens de traitement physique, et dans lesquels les conditions de vie du personnel seraient améliorées. Des maisons de convalescence réservées aux malades « qui encombrant les asiles », et qui seraient « des lieux de transition entre l'isolement et le retour au monde ». Enfin des hospices pour les chroniques, les paralytiques, les déments, les aliénés dangereux.

Ce remaniement serait déjà nécessaire pour les raisons citées précédemment, mais aussi par le fait que l'institution est elle-même un moyen thérapeutique, comme l'avait déjà écrit Esquirol :

« Une maison d'aliénés est un instrument de guérison; entre les mains d'un médecin habile, c'est l'agent thérapeutique le plus puissant contre les maladies mentales. »

Mais pour Antoine-Emile Blanche, le directeur doit être lui-même médecin. En effet, « on peut dire que le médecin est tout dans son asile » et, pour le bien du malade, il faut qu'il soit à la fois médecin et directeur pour qu'il y ait une « volonté unique, celle du médecin ».

Il est à noter qu'au début de l'année 1974, il n'y a que 12 médecins directeurs sur 120 établissements psychiatriques (*Concours Médical*, mai 1974). En effet, pour l'auteur, le médecin doit être le « maître absolu » et exercer également son autorité sur les infirmiers. Falret, autre adepte des théories de Pinel, avait déjà émis les mêmes opinions :

« ... il est indispensable que tous les serviteurs soient bien convaincus de l'autorité suprême du médecin... L'action du médecin sur le personnel doit être toute puissante ».

Il est aisé de voir qu'il en était ainsi dans la maison de santé de Passy, uniquement en lisant le règlement intérieur que nous avons transcrit lors d'un chapitre précédent. Mais le problème est encore différent car, dans les établissements privés, les infirmiers étaient personnellement choisis par le médecin et non imposés dans le service. Quant aux traitements physiques qui étaient en vigueur dans la clinique de Passy, ils étaient en tous points identiques à ceux pratiqués dans les autres établissements, comme en témoigne cette phrase :

« Aujourd'hui, je vais très bien. Monsieur Blanche, après m'avoir traité par les bains, m'a donné hier trois pilules purgatives, et aujourd'hui de la limonade, ce qui m'a tout à fait remis ». (1)

Dans une autre lettre, adressée à Antoni Deschamps le 24 octobre 1854, Gérard ne peut que louer le docteur Blanche « qui n'a employé que les bains et deux ou trois purgations contre le mal dont j'ai été frappé mais qui m'a traité moralement, et guéri ». Un autre moyen thérapeutique était à l'honneur dans la maison de santé,

(1) Lettre de Gérard de Nerval à son père, 7 octobre 1853.

le travail. Les malades non agités et non dangereux pouvaient s'occuper à de petits travaux, de jardinage par exemple, ou pouvaient même participer à des travaux de force, dans les champs le plus souvent. Un travail statistique de J. Maus en 1937 a fait ressortir qu'à cette époque, 25 % des malades mentaux français travaillaient; l'auteur demande alors que le travail thérapeutique soit appliqué dans tous les asiles d'aliénés, et qu'autour de ceux-ci soient construits des domaines agricoles.

Quant à la relation médecin-malade, Emile Blanche l'a cultivée plus que tout autre médecin; dans les quelques attitudes qu'il préconise dans son livre que nous citons, il est permis de penser à la neutralité bienveillante que doit observer le psychanalyste : « des paroles affectueuses en évitant la familiarité... des remontrances sans rudesse.... la physionomie doit rester grave et douce... le sourire, même le plus bienveillant, n'est pas toujours bien interprété... écouter avec patience sans interrompre, même plaintes et récriminations qui appartiennent au déliré. »

De plus, n'est-ce pas déjà ébaucher une psychiatrie dynamique que de faire transcrire ses rêves et faire écrire les instants de sa maladie à un malade. Car il est certain que c'est Emile Blanche lui-même qui a proposé à Gérard de Nerval de raconter comme il le voulait, la façon dont il ressentait son affection. Le poète a pris sa plume et, au fil des jours, *Aurelia*, un de ses livres les plus beaux, est né. Bien entendu, il est probable que l'auteur n'a pas utilisé uniquement ses propres souvenirs; il a inventé, composé à partir de faits qu'on lui racontait, le calvaire pathologique d'un homme qui lui ressemblait, mais il a donné aussi aux Lettres Françaises un de leurs plus beaux fleurons. Nous ne parlerons pas des nombreuses lettres qui ont été échangées entre le médecin et son malade, elles seraient uniquement le témoin de cette réelle amitié qui s'est instaurée entre les deux hommes.

Hormis les quelques ouvrages qu'il nous a laissés, le docteur Emile Blanche a détruit tous les rapports de médecine légale, ses travaux, en particulier sa « loi de

l'hérédité, si effroyable et si révélatrice »; cela est certainement dommage, si l'on en croit son fils :

« Un de ses rapports, qu'il avait promis de développer en un livre, était consacré aux rêves, à l'émotivité sexuelle chez les hystériques, malades dont il s'était particulièrement occupé. En lisant les articles sur Freud, j'ai cru réentendre la parole de mon père. Mais pendant bien des années, quand il me savait présent, il se taisait » (1).

Que Blanche ait été un précurseur de la psychiatrie dynamique, il ne faut en douter. Il serait plus surprenant d'apprendre qu'il ne se soit jamais intéressé aux rêves et à leur contenu, alors que déjà Charles Nodier, dans *le Pays des Rêves*, pouvait écrire :

« Il semble que l'esprit offusqué des ténèbres de la vie extérieure ne s'en affranchit jamais avec plus de facilité que sous le doux empire de cette mort intermittente, où il lui est permis de se reposer dans sa propre essence, et à l'abri de toutes les influences de la personnalité de convention que la société nous a faite ».

Nous ne saurions terminer ce travail sans aborder, fût-ce brièvement, une des fonctions de la maison de santé de Passy, des moins connues mais non des moindres, qui est celle de salon littéraire. Est-il paradoxal de parler de clinique médicale, puis de salon lorsqu'il s'agit de la même maison? Peut-être, mais de la même manière qu'il est paradoxal de retrouver chez un médecin à la fois la sévérité et la dureté, « une philanthropie excessive, et selon moi déplacée » et la finesse d'un homme du monde.

Esprit Blanche lui-même, qui mettait en garde son

(1) Jacques-Emile Blanche : *Passy*.

fils contre les dangers qu'offrait la fréquentation trop assidue de certains milieux de la haute société, ne s'intéressait qu'aux intelligences d'élite frappées par la maladie. « Il a ramassé les morts sur le double champ de bataille de la poésie » disait de lui Jules Janin, opposant ainsi le Cénacle et les jeunes poètes; Delacroix était un ami fidèle du docteur Blanche. Alfred de Vigny s'est inspiré très étroitement du docteur Blanche, encore à Montmartre, pour écrire *Stello* en 1832, puis bien après *Daphné* en 1851. Les sous-titres de ces deux œuvres sont en effet assez clairs à ce sujet : Première, puis deuxième consultation du docteur Noir! Dans la première consultation (ou *Stello*), il est question de la place du poète dans la société, société dans laquelle « le docteur Noir, c'est la vie. Ce que la vie a de réel, de triste, de désespérant, doit être représenté par lui et ses paroles ». La deuxième consultation (ou *Daphné*) concerne la foi; la propre confession de Vigny sur la foi, la pensée, l'inquiétude religieuse. L'auteur se sert d'un médecin des âmes, le docteur Noir-Blanche, pour jouer le rôle d'un sage.

A la mort du docteur Blanche, son fils a continué les repas pour « intellectuels » dans les salons du « château » :

« Les plus distingués esprits aimaient, comme auparavant chez le docteur Esprit Blanche à Montmartre, de dîner chez Emile Blanche à Passy » (1).

A Passy, les dîners, dits des philosophes, étaient donnés les samedis. On y recevait « Berlioz, Liszt, Gounod, Rossini, Delacroix et d'autres aux noms aussi prestigieux, de toutes nationalités »; quelques femmes s'y rendaient également, parmi lesquelles la comtesse d'Agoult, George Sand, Pauline Viarolot. Le vendredi soir, c'était au tour du docteur Jean Bouley de recevoir dans un pavillon, ses intimes; il y avait ainsi Lamartine, les Renan, les Pasteur, les Renouvier, Michelet, Tourgueneff...

(1) Jacques-Emile Blanche : *Passy*.

Grâce à ces nombreuses soirées, « beaucoup de musique, de conversation, de visites mettaient de la variété dans la vie du « château »; ce corps de bâtiment, riant et inondé de lumière, était réservé aux maniaques inoffensifs, aux déprimés ». Mme Emile Blanche ne restait pas toujours dans la capitale, notamment durant les vacances qu'elle passait avec ses enfants. Elle avait donc fait construire près de Dieppe un manoir. Tous les grands esprits et les grands artistes que l'on voyait dans les salons de Passy y étaient reçus; ainsi, se croisaient dans cette demeure, Degas, Renoir, Ary Renan, Hellen, Gervex, Pissaro, Claude Monet, Whistler, Thaulow, Walter Sickert, Henri de Régnier, Hervieu...

Suivant les traces de ses père et grand-père, Jacques-Emile Blanche, auquel nous devons beaucoup de souvenirs, est ainsi devenu un homme du monde des plus distingués et des plus cultivés, un écrivain au talent certain et surtout un portraitiste parmi les plus célèbres du début du siècle.

CONCLUSION

Nous avons tenté dans ce travail de faire ressortir l'importance des travaux des docteurs Blanche; si peu de médecins de nos jours connaissent le nom de Blanche, les psychiatres de leur époque admiraient leurs qualités, et les nombreuses citations que nous avons rapportées les concernant en seraient une preuve, si elle était nécessaire.

Les théories de Pinel ont été admises, puis appliquées par Esprit Blanche et enfin perpétuées, même dépassées par son fils Antoine-Emile. L'aliéné cessait enfin d'être un objet de frayeur contre lequel la société se protégeait, mais devenait un être humain, malade, qu'il fallait soigner. Le thérapeute, quant à lui, cessait d'exercer les fonctions répressives qu'il employait auparavant, mais devenait psychologiquement inclus dans la relation médecin-malade. Aucune théorie réelle ne soutenait encore cette attitude du médecin, et l'élaboration de ces théories ne se fera qu'au début du xx^e siècle. Bien entendu, nous ne voulons pas prétendre que les docteurs Blanche furent les seuls à agir ainsi à leur époque, mais les seuls psychiatres qui pouvaient aborder le malade de la même manière exerçaient dans des établissements privés où personnel et malades, choisis, s'y trouvaient en nombre limité. D'autre part, nous regrettons la disparition des archives des

maisons de santé qui nous auraient certainement donné des renseignements complémentaires sur l'attitude du personnel médical envers les pensionnaires.

Malgré tout, notre opinion ne va pas jusqu'à faire du docteur Antoine-Emile Blanche un antipsychiatre, même un psychiatre moderne. Les moyens thérapeutiques, les connaissances scientifiques lui interdisaient un tel comportement, même si l'influence de la famille, de l'enfance, lui avait déjà paru jouer un rôle important dans la genèse de la folie. Et s'il faut un terme pour caractériser la maison de santé, nous pourrions employer celui de *communauté thérapeutique hiérarchisée*, terme qui comporte les trois grands axes de la pensée des docteurs Blanche : la vie communautaire, le traitement, l'autorité suprême du médecin directeur.

Nous avons également essayé de montrer que l'importance des docteurs Blanche sur le plan artistique n'était pas des moindres, que ce soit par les illustres malades qui séjournaient dans les cliniques, ou par les salons littéraires qui s'y tenaient régulièrement.

Salon littéraire, bonne clinique psychiatrique ou établissement de luxe pour artistes déprimés, nous pensons que la maison de santé des docteurs Blanche possédait toutes ces facettes, mais que la bonne tenue médicale de la clinique était certainement la préférée des deux médecins.

Vu le Président de Thèse,

signé : G. LEDOUX-LEBARD

Vu le Doyen de la Faculté,

signé : F. DELBARRE

*Vu et permis d'imprimer
le Recteur de l'Académie,*

signé : R. MALLET

BIBLIOGRAPHIE

(par ordre alphabétique)

- J. ARAGO : *Paris ou le livre des Cent et Un* (1832).
- H. BARUK : *Grands médecins - Grands hommes* (1950) ; *Psychiatrie française de Pinel à nos jours* (1967).
- Dr. Esprit BLANCHE : *Du danger des rigueurs corporelles dans le traitement de la folie* (1839); *De l'état actuel de la folie en France* (1840). *Des placements volontaires dans les asiles d'aliénés de la Seine* (1874).
- Dr. Emile BLANCHE : *Du délire par accès avec impulsion homicide* (1875); *Des homicides commis par les aliénés* (1878); *Quelques considérations sur le traitement moral de la folie* (1880); *La folie doit-elle être considérée comme une cause de divorce* (1882); *Rapport à l'Académie de Médecine sur les projets de réforme relatifs à la législation sur les aliénés* (1884).
- Jacques-Emile BLANCHE : *Passy* (1928); *La pêche aux souvenirs* (1949).
- P. BOREL : *Le vrai Maupassant* (1951).
- E. de CRAUZAT : *La folie Cendrion* (1908).
- A. FERRONI : *La maison Belhomme* (thèse médecine 1954).
- M. De FLEURY : *Nos grands médecins d'aujourd'hui*.
- P. FOURREY : *La maladie et la mort de Gérard de Nerval* (thèse de médecine, 1954).
- R. HÉRON de VILLEFOSSE : *Histoire de Paris* (1955).
- J. JANIN : *Histoire de la littérature dramatique* (1853-1858); *L'interné* (1869).
- Dr. C. LACHAISE : *Les médecins de Paris* (1852).
- LAIGNEL-LAVASTINE et VINCHON : *Les malades de l'esprit et leurs médecins du XVII^e siècle au XIX^e siècle* (1930).

R. JEAN : *Nerval par lui-même* (1964).

Guy de MAUPASSANT : *Œuvres*.

F. MORIN-GAUTHIER : *Psychiatrie dans l'œuvre de Maupassant* (thèse médecine, 1944).

G. de NERVAL : *Œuvres et Correspondance*.

F. PARAMEL : *Contribution à l'étude de Gérard de Nerval* (thèse médecine, 1965).

J. RICHER : *Gérard de Nerval* (1950).

J. ROGER : *Les médecins normands du XII^e au XIX^e siècle* (1890).

L. H. SEBILLOTTE : *Le secret de Gérard de Nerval* (1948).

A. M. SCHMIDT : *Maupassant par lui-même* (1962).

R. TOULY : *Les hôpitaux psychiatriques vus par les romanciers* (thèse médecine, 1967).

G. ULLIAC : *Précurseurs français de la psychiatrie dynamique d'aujourd'hui dans la première moitié du XIX^e siècle* (thèse médecine, 1962).

H. VERMOREL : *Cent ans de psychiatrie : Histoire des institutions psychiatriques de 1870 à nos jours* (1969).

Articles :

Presse Médicale (1956).

Progrès Médical (1893, 1941).

De nombreux documents ont également été trouvés dans les archives de la Société Historique de Passy et d'Auteuil.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 10 NOVEMBRE 1974
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE HÉRISSEY
A ÉVREUX (EURE)

Dépôt légal : 4^e trimestre 1974

